

Buchbesprechungen

FRAYNE, DOUGLAS R.: *Ur III Period (2112–2004 BC). (The Royal Inscriptions of Mesopotamia. Early Periods, 3/2).* Toronto/Buffalo/London: University of Toronto Press, 1997. xlv, 489 pp., 2 microfiches. 28 × 21 cm. ISBN 0-8020-4198-1. Prix: \$ 200.00.*

Ce volume est le troisième publié par Frayne dans le cadre du *RIM Project*. Comparable, dans sa structure générale, à RIME 4 (1990) et RIME 2 (1993), il s'en distingue toutefois par deux innovations heureuses:

– D'une part, la consultation de l'ouvrage est grandement facilitée par l'inclusion de trois listes: des divinités apparaissant dans les inscriptions (pp. xxxiii–xxxv), des membres de la famille royale (pp. xxxvii–xl) et des gouverneurs (*ensi*₂) (pp. xli–xlv).

– D'autre part, plus encore que dans RIME 2, Frayne offre une étude approfondie des noms d'année et s'efforce toujours de replacer les inscriptions dans leur contexte historique. L'érudition de l'auteur ne peut que susciter l'admiration, mais ne réussit pas à dissiper entièrement un certain malaise quant à la méthode adoptée, qui n'est parfois pas sans rappeler ce que F. R. Kraus nommait la "mehr oder minder phantasievolle [...] Verknüpfung überlieferter Einzeltatsachen" (JCS 3 [1951] 1).

Au niveau purement philologique, translitérations et traductions sont en général fiables, quoique les imprécisions (parfois gênantes) ne soient pas rares.

En bref, RIME 3/2 nous offre une édition moderne extrêmement bien documentée des inscriptions royales des souverains d'Ur III et des rois d'autres sites contemporains. Malgré ses imperfections, cet ouvrage est un outil indispensable pour tout assyriologue, et l'auteur peut être assuré de notre profonde gratitude.

Remarques de détail

Les pages qui suivent sont consacrées avant tout aux traductions (/translitérations). En ce qui concerne la partie historique de l'ouvrage, je me limite en général à donner, si nécessaire, quelques compléments d'ordre bibliographique.

Pp. xxxvii–xl et xli–xlv A compléter par F. Pomponio, OLZ 94 (1999) 312–314 et 316.

Pp. 5–89 Sur la chronologie relative des dynasties de Lagaš II et d'Ur III et sur Ur-Nammu, v. en dernier lieu W. Sallaberger, OBO 160/3 (1999) 132–139 et E. Flückiger-Hawker, OBO 166 (1999) (index des mots contenus dans les hymnes d'Ur-Nammu¹, les inscriptions, les noms d'année, le prologue du code et le "cadastre" aux pp. 300–361). – Pp. 10–20 (Year Names and Events of the Reign) Sur les "historical correlations", cf.

* M. Krebern timer (Jena) a eu l'amabilité de collationner HS 2009+ (v. l'"Anhang: Kollationen zu HS. 2009+2985"). Qu'il trouve ici l'expression de ma reconnaissance.

¹ A compléter par M. Civil, AuOr. 14 (1996) 163–167 et St. Tinney, JCS 51 (1999) 31–54.

Flückiger-Hawker, OBO 166, 28–40 (noter ses réticences justifiées p.39: “In summary, Urnamma C undoubtedly has biographical features that are in part substantiated by non-literary data. It is difficult, however, to claim that these features are in chronological order in Urnamma C.”). – Pp.20sq. Une nouvelle inscription d’Ur-Nammu a été publiée par G. Pettinato, *L’uomo cominciò a scrivere* (1997) 96 n° 41.

E3/2.1.1.1 Cf. aussi Flückiger-Hawker, OBO 166, 382sq. (translit. et trad.). – 1.1.4 // M. Molina, AuOr. 15 (1997) 66, MM 715.019. – 1.1.6 Sur Ninsumun de $kl.kal^{ki}$, cf. aussi T. Richter, AOAT 257 (1999) 270–273 et P. Steinkeller, dans: K. Watanabe (ed.), *Priests and officials in the ancient Near East* (1999) 128 n.91. Dans AnOr. 7 (= MVN 18) 99:5, a ma- $kl.kal^{ki}$ est vraisemblablement un NP (de même dans P. Dhorme, RA 9, 58 = pl.II, SA 44:8 et PDT 2, 959 iv 26). – 1.1.11 // Molina, AuOr. 15, 67, MM 710.007. – 1.1.17 Le sens de $ki(-)sar(-)ra$ ici et dans le Code d’Ur-Nammu 79 m’échappe, mais le terme doit probablement être distingué de $ki-sar$ (finale inconnue) “jardin potager(?)”, attesté avant tout dans $ni\hat{g}_2-si\hat{s}ku_r2-ra\ ki-sar^2$ (Sallaberger, UAVA 7/1 [1993] 302 et 7/2 [1993] 178–181, tab. 107)³. – 1.1.18 ii 5sq. Vu l’absence de $mu-bi$, l’interprétation est invraisemblable. – ii 9sq. $[u_2\ enim]-bi\ [i]b_2-kur_2-a$ (Steible) me semble préférable. – iv 7–12 Restitutions d’après E3/2.1.1.28:29–32. – iv 7–9 = E3/2.1.1.20 Concluding formula 6 = E3/2.1.1.28:29 sq. “Puisse sa ville *le chasser/le faire errer* loin du $ge-ka!$ ” (même topos dans Frayne, RIME 4, 124, Abī-sarē 2.6.1 vi 12–14). Il est possible que $ge-ka$ doive être rapproché de $ka-r/su\ m\ ur_3/suhur$, une construction légère⁴, mais la chose est loin d’être prouvée⁵.

1.1.19 Sur le code d’Ur-Nammu, voir en dernier lieu M. Molina, *La ley más antigua*. *Textos legales sumerios* (2000) 61–76 (introduction et traduction) et R. Rothenbusch, AOAT 259 (2000) 93–99 (commentaire) et passim (index des passages cités pp. 680 sq.). – L. 24 La lecture de cette ligne cruciale reste controversée. Kramer, après avoir réexaminé la photo, jugea sa copie “misleading” et proposa $^d[ur-j^d]n\ ammu-r[a]$ (Or. 52 [1983] 454; accepté par H. Sauren, OLP 20 [1989] 13 et, avec $-k[e_4]$ au lieu de $-r[a]$, J.S. Cooper, HANES 5 [1993] 20 n.42). Th. Jacobsen de son côté, suite à une “careful study of an original print of the photo”, s’est déclaré convaincu que “Kramer’s original copy [...] was correct [il lit $[ka]am-ma-k[e_4]$] and that a reading $^d[ur]-^dN\ ammu-r[a]$ is not possible” (Raphael Kutscher Memorial Volume [1993] 75sq. n.19)! Quoi qu’il en soit, $[ka]lam-ma-š[e_3]$ ne signifie pas “for the land”. – L. 26 Lire “27,000 litres” (ou 21,600). – Ll. 36sq. La correction $-(ke_4)$ est arbitraire. $^d[ur]-^dnamma-ke_4$ est soit un loc-term. parallèle au datif de la l. 40⁶ (à mon sens le plus probable), soit un ergatif (ainsi Rothenbusch, AOAT 259, 95, qui traduit “damals hat Urnammu, der leibliche Sohn der Ninsun [Ergativ ausgefallen] für seinen geliebten ... zu Gerechtigkeit und rechter Ord-

² CT 7, pl. 16 i 20 cité p. 40 (lire $ki-sar$, pas $ki-sar-a$) n’est qu’un exemple parmi d’autres.

³ Également obscur est $ki(-)sar-ra-ka\ m$ dans DP 221 iv 1.

⁴ Cf. Civil, RA 61 (1967) 63–67; W. H. Ph. Römer, AOAT 232 (1993) 388; Frayne p. 46 (mais “summit shrine” n’est certainement pas le sens usuel du terme).

⁵ Pour les raisons évoquées par Steible (pp. 133 sq.), la lecture $ge-gu_3$ (proposée en dernier lieu par A. R. George, BSOAS 62 [1999] 327) est exclue.

⁶ La chose n’est pas particulièrement gênante, le “remplacement” du datif par le loc-term. étant attesté le plus souvent après $-(a)k$ / (Éléments p. 240; pour notre passage, cf. aussi Jacobsen, Raphael Kutscher Memorial Volume 75sq. n. 19).

nung einen Vertrag geschlossen"). - L. 79 Cf. supra à propos de E3/2.1.1.17. - Ll. 88-96 (comp. 117-124) La syntaxe de ces lignes est curieuse, mais tant l'ordre des mots que -/e/ interdisent de voir dans [udu]l₄-e le sujet de [i₃-g₂l₂-la]-'am₃'. Si l'on admet que a-š₃a₃ et nam-^{8a}gaeš_x sont des pendens et [udu]l₄-e un collectif au loc.-term.⁸, traduire peut-être (littéralement): "Les champs: il y avait des *niskum*; le commerce à large distance: il y avait des bateliers en chef; pour les bouviers: il y avait (des gens) [s'appropriant des boeufs], s'appropriant [des moutons], s'appropriant [des ânes]" (de même probl. Molina). - L. 124 šu ba-n[i²-bar] "je libérerai". - Ll. 147-149 "Un sicle d'argent, (un poids en) pierre (/ (un poids en) pierre d'un sicle d'argent), je le fixai à 1/60 de mine"; probl. expression abrégée pour "Je fis un poids en pierre équivalent à un sicle d'argent et fixai son poids à 1/60 de mine" (comp. Sauren, OLP 20, 12). - L. 154 add[ir] (PAD.[...]) (Roth, Frayne, Molina) impliquerait une graphie archaïque dans les deux duplicats (à l'ép. pB, / addir/ est normalement écrit A.PA.GISAL.PAD.SIA v.s.). - Ll. 158-160 S'il faut vraiment lire h[e₂-b]i₂-i[b₂-gub] en B (épig. très incertain)⁹, tourner par le passif. - L. 161 santana lugal h₂e₂-eb₂-tuku (A) // santana 'lugal-e' [...] (B) ne saurait signifier "(I), the king, placed gardeners in charge of them" (lugal-me-en sandana-ke₄ h₂e₂-bi₂-tuku v.s.). L'idée est vraisemblablement que des jardiniers royaux ont pris en charge les vergers (de même Yıldız et Römer), mais la syntaxe n'est pas claire (š^{es}kiri₆ sujet?). - L. 163 // ba-ra-'na-an'-g₂ar (B). - L. 164 A ma-u-n-kuš₂! - L. 173 ses-ses-g₂u₁₀ (pas -g₂u₁₀-ne) dans les deux duplicats; a-ma-g₂u₁₀-[n]e en conséquence également peu vraisemblable. - Ll. 176-177 a₂ a₂g₂-g₂a₂ + loc.(-term.) gub signifie "se tenir à disposition pour (réaliser) les ordres/instructions de qqn" (par ex. bur-šu-ma-gal 78, Nin meš. 19 et RCU 1:25). J'ai mes doutes quant à la justesse de la restitution! - Concluding formula Comme l'a souligné à juste titre S. J. Lieberman, CRRA 35 [1992] 130 n. 18), BM 54722+ n'est pas un "code", mais "simply a collection of clauses [...] like *Ana itišu*, YOS 1 28, and FLP 1287" (en ce qui concerne l'épilogue, cf. surtout iii' 11' = Frayne l. 3'!). - L. 6 Cf. supra à propos des pp. 41 sq. (E3/2.1.1.18) iv 7-9.

1.1.21 Ex. 1 ii 19 ^dnu-muš-da-ka-š₃e₃. - Ex. 2 i 8 'la-ba'-da-ti₃l₃-[...] (cf. Kraus, ZA 51 [1955] 8 et 54) pratiquement assuré (comp. i 20). - 1.1.23 // IB 1979, W. Sommerfeld, Isin IV, 150 sq. et pl. 58, 1¹; pour l'importance historique de cette brique, cf. Sommerfeld p. 151. - 1.1.28 // M. Görg, Biblische Notizen 34 (1986) 22-24. - L. 21 in-da-b₆-ku₂-a. - Ll. 29 sq. Cf. supra à propos de E3/2.1.1.18 iv 7-9. - L. 31 // h₂e₂-na (ex. 1). - 1.1.29 vi' 3' La photo est difficilement lisible, mais du₂ (C. Wilcke, Isin III, 111) me semble relativement assuré (Frayne: anše-bi). - 1.1.30 ii' 9' NE-ra(-aš) AK signifie "prendre en butin", "faire prisonnier" v.s. (comp. Civil, Mél. Hallo [1993] 76 n. 11); aux références citées dans le PSD A/III, 95, ajouter Th. E. Balke, AOAT 253 (1998) 5 et n. 24 (Umma III 1606:5, CTBM II, BM 21274, AUCT 1, 712:8 et Erm. 14984) et Umma IV

⁷ Il propose pour la l. 43 [x]-mu (?) - 'na' - 'keš₂' - 'da', lecture confirmée par une collation de Steible (p. 95 n. 16). Toujours d'après Steible, le premier signe de la l. 39 ne serait pas 'AMA'.

⁸ Cette différence de traitement pourrait s'expliquer par le fait que a-š₃a₃ et nam-^{8a}gaeš_x étant des non-personnels, ils ne sont pas susceptibles de "contrôler" ni-is-qum/ma₂-la₃. Cette hypothèse ne rend toutefois pas compte de nam-^{8a}gaeš_x vs udu₄-e aux ll. 117/119.

⁹ A n'est pas clair non plus.

2827:2. – 1.1.32 L. 1 La correction est sans fondement. – 1.1.54 L. 11 [dum]u ki a ġ₂-ni pas traduit.

Pp. 91–234 Sur Šulgi, cf. Sallaberger, OBO 160/3, 140–163 (pp. 164–178 sur les autres rois d'Ur III) et Frayne, SCCNH 10 (1999) 141–201 (The Zagros Campaigns of Šulgi and Amar-Suena). – P. 91 48 ans également dans le texte de Tall Leilān (C.-A. Vincente, ZA 85, 243 iv 9). – P. 97 Sur les prouesses sportives de Šulgi, cf. P. S. Vermaak, Nikephoros 6 (1993) 7–21 et R. Rollinger, Nikephoros 7 (1994) 46–53. – P. 99 Sur l'e₂-hur-saġ, v. en dernier lieu Richter, AOAT 257, 362sq. – P. 101 Sur les mariages diplomatiques, cf. aussi Sallaberger, OBO 160/3, 159–161 (Heiratspolitik zur Ur III-Zeit). – P. 102 Pour d'autres attestations de Ninġursaġ de Nutur, cf. Steinkeller, ASJ 17 (1995) 278 (un nouvel exemple est Sigrist, Yale I, 739:3). – P. 104 Sur Simurru, cf. aussi M. W. Walker, The Tigris Frontier [...] (Ph. D., Univ. of Yale 1985) 18–23, 114–118 et 170–191; Frayne, Mél. Astour (1997) 243–269 et SCCNH 10 (1999) 151sq. – P. 108 (Š 45) Dans CT 15, 18 BM 12231, lire Aš-eš-še₃¹⁰ saġdu¹⁹(KWU 430!)-bi šu-bur₂-ra im-mi-ra; saġdu (KWU 434 et 435) alterne avec saġ-du (cf. par ex. M. Hilgert, OIP 115 [1998] 419sq.).

E3/2.1.2.2 ^dnin-sar doit être lu ^dnin-nisi-g (A. Cavigneaux, Mél. Boehmer [1995] 65, sur la base de ni-in-si ġiri₃-le e-ku-ra-ka = ^dnin-nisi¹¹ ġiri₃-la₂ e₂-kur-ra-ka). – **1.2.4** Sur Nimintaba, cf. Cavigneaux/Krebernik, RIA 9/3–4 (1999) 319sq.; noter la graphie non-standard probable ^dnimin-^rra^{-ba} [^dnimin-^rdab₆^{-ba}? – W.S.] dans MVN 18, 73:9 (Molina, AuOr.-S 11 [1996] 260). – **1.2.10** // O. Pedersen, Medelhavsmuseet Bulletin 26/27 [1992] 9/11, Acc. 997. – **1.2.26** Rev. i 7'-14' Cf. aussi Krebernik, ZA 81 (1991) 142. – **1.2.36** Ll. 6' sq. Lire LU₂×GANA₂-t-a / ġa-ni-dab₃ (-a est le loc. [Eléments 595sq.]); comp. Frayne lui-même p. 298 iv 17, etc. – **1.2.38** V. aussi G. Conti, EVO 16 (1993) 87–96. – L. 4 (sum.) Lire avec Conti (pp. 87 et 89) 'il'-na-am-na-am-mi¹². – L. 7 (sum.) ib-ši-ġe₆-ia (la correction -(aġ₂)- est inutile). – Ll. 9 et 14 (sum.) ib-te-re-ia (l. 9 = *pašāsu* D) et šu ib-te-re-ia (= *pašātu*) recouvrent probabl. (šu) ib-ta-u₃(-re)-a¹³ (Conti p. 91)¹⁴. – L. 12 (sum.) Cf. Conti pp. 88/91.

1.2.54 (= ŠV) L. 6 za-pa-ġa₂-ni. – L. 8 Translit. ba-ti et trad. "where [...]..." contradictoires. – L. 9 La traduction de l'auteur supposerait en sum. nun-e; adverb non marqué (profondément) ou "de manière princière"¹⁵?). – Ll. 11 sq. Lire gu₃ (pas ka) (cf. B. Alster, ActOr. 33 [1971] 379 n. 1). L'auteur suit la traduction de M. Ludwig (Santag 2 [1990] 88 et n. 243), qui laisse toutefois inexpliqués si₃-i₃ (au lieu de si₃-ke v.s.) et -e/ (dans lu₂al ša₂-ra-ba-ke₄). L'interprétation de Klein est préférable (impératif si₃-i₃ et vocatif lu₂al (...)ke₄; fin du discours direct à la l. 12). – L. 16 u₃-ta "by the people" (au lieu de "from the people") à peine crédible; cf. e.g. ŠC 133 kala-ga l[u₂]¹⁶ a₂ tuku kur-kur-ta [i]gi saġ-ġa₂-ne "[t]he strong ones, the mighty men, who were selected from all the lands" (J. Klein, Mél. Hallo [1993] 128sq.). – L. 17 "Après avoir éten-

¹⁰ Variante inusuelle pour Aš-še₃.

¹¹ En principe, ni-in-si peut recouvrir tant nin-n(i)si-g (à mon sens le plus probable) que nin-si₃-g.

¹² Sur la lecture d'Ur-NAMMU, v. en dernier lieu Flückiger-Hawker, OBO 166, 8sq.

¹³ Pour šu ur₃ avec -ta-, cf. par ex. Gudea, St. B viii 9.

¹⁴ Moins vraisemblablement (šu) ib-zi-re-a (sur l'alternance t/z, cf. Civil, JNES 43 [1984] 294), vu que zi-r semble être écrit zi-¹⁷e¹⁷-e l à la l. 12.

¹⁵ Cf. H. Steible, Afo 44/45 (1997/1998) 308sq., qui propose de traduire "Dem Sproß des dort (= Duranki / Ekur) fürstlich gegründeten (Geburts-)Ziegels, der lange (Lebens-)tage hat".

du les bras"(?) (a_2 a n-b a d- ra_2 -a). – L. 20 n u-k u š₂-u₃? – L. 26 Lecture et interprétation de l'auteur m'échappent. – L. 27 š u h a- ra -a m₃. – L. 31 g a l-g a l- la -n i.

1.2.57 L. 1' Entre autres pour des raisons de place, la lecture est invraisemblable. – Pp. 166–169 A compléter par Pomponio, OLZ 94 (1999) 317. – P. 167 Pour l'"archive" de Šulgi-simti, cf. Sallaberger, OBO 160/3, 253–260; un grand nombre de nouveaux textes ont été publiés par Hilgert dans OIP 115 (n°s 16–135; cf. pp. 10–12).

1.2.69–71 Pour un quatrième sceau dédié à Šulgi-simti, cf. Hilgert, OIP 115, n° 460. – 1.2.75 Ll. 3sq. - ke_4 attendu après lugal a n-u b-d a l i m m u₂-b a ! – 1.2.90 Steinkeller propose a z l a g₁ (L_{U2}.TUG₂), pas lu₂-a s l a g₁ (= a s l a g₂). – 1.2.92 Tūlid-Šamši, l'e-re š-d i ġ i r de Suen, est mentionnée encore dans Hilgert, OIP 115, 337:4 (Š 48) et Sigrist, Yale II, 1186:57sq. (ŠS 1); sans titre dans ib. I, 1020:2 (AS 7). – 1.2.95 Sur Riš-ilum, v. maintenant D. I. Owen, Mél. Astour (1997) 381 et 384–387 (à compléter par id., NABU 1998/135). – 1.2.2006–2007 Pour un troisième sceau dédié à Itūr-ilum, cf. Umma IV 2461 (Š 42). – 1.2.2008 Abba, l'ensi de Babylone, est mentionné encore dans Hilgert, OIP 115, 257:11 (Š 46). – 1.2.2015 k a-k u r u₁₃/g u r u₇-k = *k a/uk/gurukku v.s. (Steinkeller, FAOS 17 [1989] 199sq.). – 1.2.2025 Pour la lettre à Nintinuga, cf. maintenant B. Böck, AoF 23 (1996) 3–23, surtout 7–11. – 1.2.2030 Sur z a b a r-d a b₃, cf. aussi Sallaberger, OBO 160/3, 186–188 ("erfüllt das höchste kultische Amt im Staat, er steht im Rang über dem s a ġ i, dem 'Mundschenk'" [p. 186]). Dans JAOS 118 (1998) 391sq., W. Heimpel a remis en question cette interprétation "classique" et proposé de traduire z a b a r-d a b₃ par "mirror-holder", sans se prononcer clairement sur la fonction du personnage. – 1.2.2031 Ll. 44–73 Comp. Sallaberger, UAVA 7/1, 285–287. – L. 54 Quel que soit le sens exact de m a₂ e š₃(-)ġ e₆(-)z a l, il faut certainement analyser le complexe en m a₂ + e š₃(-)ġ e₆(-)z a l "sanctuaire où l'on passe la nuit"(?) ; sur e š₃(-)ġ e₆(-)z a l associé à m a₂(-a n-n a), cf. Sallaberger, UAVA 7/1, 178, 218 et 287 n. 1334; Heimpel, JAOS 114 (1994) 280; J. G. Westenholz, CM 7 (1997) 62sq. – 1.2.2032 Sur (E₁).ME.AD.KU₃ (/š e n n u/), v. en dernier lieu Steinkeller, dans: K. Watanabe (ed.), Priests and officials in the ancient Near East (1999) 121sq. – 1.2.2036 Sur n i n-i r i-a-m u-d u, v. en dernier lieu Selz, UGASL 268 et FAOS 15/2 (1993) 233; Richter, AOAT 257, 415sq. – 1.2.2041 L. 8' V u -g e₄ (p a-s-g e), lecture 'b a'(?)-z i-g e₄ à peine vraisemblable. – 1.2.2044 Restitution des ll. 1–3 d'après Šū-Sîn E3/2.1.4.16 (p. 327). – 1.2.2053 L. 1 Sur quoi repose la restitution (n i n-l i l)?

Pp. 235–284 Cf. à propos de pp. 91–234. – P. 235 9 ans également dans le texte de Tall Leilān (Vincente, ZA 85, 243 iv 10). – Pp. 242/244 (The death of Amar-Suena) SRD 20, rev. 1 explicite la date du prélèvement des moutons pour le trône d'Amar-Suen: i t i u₄ 10 l a₂ 1 b a-z a l; corriger en conséquence la p. 244 ("to 9 ii AS 9").

E3/2.1.3.1 // C. Pappi, NABU 1999/37 texte A et T. Oshima, NABU 1999/55. – 1.3.3 Sur l'Ekur(a)igīgal, v. maintenant Richter, AOAT 257, 32–35. – 1.3.9 Ll. 3–8 Littérat peut-être "Le Dublamah, depuis les temps antiques: Mis à part¹⁶ que c'était un 'lieu d'offrandes' où des autels/huttes étaient érigé(e)s¹⁷, son temple n'était pas construit" (comp. Amar-Suena E3/2.1.3.16: 15–18 // 17:13–16); si cette traduction est correcte, AS remplacerait un k i-š u-t a₃ existant par un "vrai temple". – 1.3.15 // Pappi, NABU 1999/37, texte B.

¹⁶ Sur (-) n a-a n-n a (= *ela, balu*) "outre (que), excepté (que), mis à part (que), indépendamment de/du fait que", cf. Wilcke, ZA 59 (1969) 83sq. n. 78 avec lit. ant. et G. Farber, JNES 54 (1995) 292.

¹⁷ En lisant š u t u g₈ š u b-b a (cf. Attinger, ZA 91 [2001] 135 à propos de la l. 23).

P. 267 Sur Abīsīmī, v. aussi P.S. Vermaak, JNSL 21 (1995) 105–122 et F. d'Agostino, ZA 88 (1998) 1–5. – P. 268 (sons) A compléter par Pomponio, OLZ 94 (1999) 317.

1.3.2006 Il existe un deuxième sceau d'Ur-Lisi dédié à AS, qui se distingue de 2006 par l'épithète lugal kala-ga (au lieu de nita kala-ga) et l'arrangement des lignes (lugal an-ub-da / lim mu₂-ba au lieu de lugal an-ub / -da lim mu₂-ba); cf. par ex. Umma III p.33 n° 57,f et Umma IV p.29 n° 196. – Pp. 283 sq. Ajouter Umma IV p.23 n° 5.

Pp. 285–359 P. 285 9 ans pour Šū-Sîn également dans le texte de Tall Leilān (Vincente, ZA 85, 243 iv 11).

E3/2.1.4.1 Dans ISET 1, 89, c'est l'ex. 3 (pas 2) qui est copié; Ni. 4394 (ex. 1) aussi dans ISET 2, 87. – i 42 Si la lecture la₂-a-ba est correcte¹⁸, traduire par “Après que (...)”. – i 43 ul₃ pas traduit. – ii 7–13 “Enlil (a fait entrer Inana pour lui [ŠS] dans son qqn qui aide (...) =) a fait venir Inana à l'aide de ŠS (...)”; comp. LU 180 ^{en}-lil₂-le ^gbibi₄¹ a₂-ta_h-a-na mu(-un)-na-ni-ku₄-re (/) et LN 261 u₄ ni₂-si-sa₂ ka-lam-ma ^ga₂-^ga₂-ta_h-a mi-ni-in-ku₄-ra(-am₃). – ii 40–45 Les lacunes ne sont pas indiquées; comp. Wilcke, NABU 1990/33. – iii 19–21 L'auteur a adopté la lecture de Wilcke, mais partiellement conservé la traduction de Civil (‘lugal’ pas traduit, supprimer “the disobedient king”)! – iii 41 et 44 sq. ont été partiellement confondus; iii 41 im-ma-da-u[D.DU-eš]; iii 44 sq. im-m[a-na-d]a / -r[i]-eš. – P. 300, ex. 7:10” Probabl. passif (zi, pas zi-zi!). – Ib. 13” -ku₂-a.

1.4.2 Bibliography Ajouter Frayne, RIME 2 (1993) 162 sq., Narām-Sîn E2.1.4.1004 (v. RIME 3/2, 290) et Steinkeller, BiMes. 26 (1998) 95 n.77.

1.4.3 Cf. en appendice les collations de HS 2009+ par M. Krebernik. – ii 9 sq. Vu -na (dans une moindre mesure aussi -e), la traduction de l'auteur est à peine vraisemblable. Peut-être préférable “le seigneur qui pèse ce qu'il dit” v.s. (comp. Kutscher pp. 89 et 94), quoique je ne connaisse pas d'exemple où sa₂ du₃-(du₃) (= *tašīmtum*) soit clairement employé verbalement; EnlNinl. 152 (du₁₁-ga-ni sa₂ du₃-du₃-(a) šu nu-bala-e-de₃) semble sémantiquement proche de notre passage, mais la syntaxe est difficile. – ii 13 Plus précis serait “Après qu'il lui a donné”. – ii 20 *bir₃*-gi_n7; zi-ga-bi “après s'être levé” (conj. pron. 3^e n.-p.). – iii 11 GIN₂-KAR₂ (a ga₃-ka ra₂?) serait attendu, mais la copie a effectivement plutôt TUN₃-KAR₂! – iii 13 Le difficile gu₂ ŠE.UR₄ du₁₁ (cf. Eléments 526) est encore attesté dans Išme-Dagān N 37 (STVC 73, rev. 9): zi ^gal₂-bi gu₂ ŠE.UR₄ ^{bi}2¹⁷-du₁₁ du₆-re-eš₂¹⁷(šū) bi₂-du₈-du₈ (lecture conjointe de C. Mittermayer et de moi-même). Dans S. N. Kramer/M. Eren, Anadolu Araştırmaları 6 (1978) 172/pl.II iv 1 sq.¹⁹ (incantation d'Ur III) en revanche, on a clairement ŠE.KIN (gu₂ du₁₁ (sans gu₂). Expressions de sens voisin? Ou lire ŠE.KIN¹⁷ (gu₂ du₁₁) ici et dans Išme-Dagān N 37? – iii 27–30 Supprimer “he took as bound captives”. – iii 31 On attend plutôt dans cette ligne le regent du génitif(?) de la ligne suivante. – v 25 -bi à valeur objective “la renommée de cela” (des hauts faits de ŠS). – vi 24 “or”. – P. 306 Summary Colophon 8 (dub alan) Le scribe de notre “Sammeltafel” n'a apparemment pas eu accès aux originaux, mais seulement à des copies sur tablette. – Ib. 10 di₁di₁ (“2” serait écrit mi_n [comp. “3” à la l. 8], pas mi_n3).

1.4.4 Ll. 9'–20' “Après que son époux, le seigneur N., lui qui fait (tout) absolument comme il faut²⁰, a donné à ŠS (...)”. – 1.4.5 Cf. en appendice les collations de HS 2009+

¹⁸ Civil a la₂-a-kam; la ligne n'est pas copiée dans 1, et 3 a seulement me₃ ^g[eš...].

¹⁹ Cf. G. Cunningham, StPohl SM 17 (1997) 88.

²⁰ Littéral “qui convient grandement”; traduit par *ra-bi₃ šu-lu-ku* dans Angim 148.

par M. Krebernik. – 1.4.6 L. 11' La correction -(ma)- est arbitraire. – 1.4.7 Cf. en appendice les collations de HS 2009+ par M. Krebernik. – Socle inscription 1-23 Le sens de ce passage m'échappe dans une large mesure; -ta (ll. 9 et 14) avec BA signifie normalement "enlever à, arracher à; diminuer, réduire"! – Ll. 6 et 12 niĝ₂-da-b₅ iti-da-ka (ex. 1) est probabl. un génitif sans régent, littéralement "cela des prélèvements mensuels" = "cette partie des prélèvements mensuels"; l'ex. 2 (l'original d'Ur III) a niĝ₂-da-b₅ iti-da' à la l. 12 (l. 6 cassée). – L. 25 Outre niĝ₂-da-b₅-e, niĝ₂-ba'-e (Civil, AuOr. 13 [1995] 274) est également envisageable. Tout dépend du sens! – L. 38 "Qu'ils fassent en sorte qu'il ne puisse établir son nom dans le pays!" Je ne vois aucune raison de traduire mu par "descendant" dans mu ĝar/ĝa₂-ĝa₂. – 1.4.8 L. 5 La lecture 'u₄ ul u₃ ki ĝar-ra-ta' a été proposée par Wilcke (NABU 1990/33). – 1.4.9 Bibliographie Ajouter Wilcke, NABU 1990/33. – x 10 'in-pa₃' (copie p[a₃-da]), pas 'in-pa₃'-[(da)]; dans l'épithète traditionnelle de ŠS lugal 'en-lil₂-le (ki aĝ₂) ša₃-ga-na in-pa₃ (...), la forme verbale n'est curieusement jamais nominalisée. – xii 10sq. mu-di₃-ni-in-u₅ est clairement transitif, "il (ŠS) fit naviguer Enlil en compagnie de Ninlil" (de même Sallaberger, UAVA 7/1, 142). – xiv 10 lecture -ĝ[ar] grammaticalement peu vraisemblable (forme *marū* attendue). – 1.4.32 Sur Babati, v. aussi Owen, JAOS 108 (1988) 115. – L. 14 a du₁₁-ga "arrosé". – 1.4.33 L. 5 Peut-être préférable lugal ki-en-gi^{ki} ur^{ki} (Wilcke, Or. 54 [1985] 305 n. 12). – Ll. 7sq. Trad. inconsequente avec 32:6sq. – L. 11 a du₁₁-ga (pas a du₁₀-ga) "arrosé". – 1.4.2002 En faveur de l'identité d'Urduĝu avec Urdu-Nanna, v. aussi F. Huber, NABU 2000/6.

Pp. 361-391 P. 361 Probabl. '24' ans pour Ibbi-Sîn aussi dans le texte de Tall Leilân (Vincente, ZA 85, 243 iv 12²¹). – P. 364 (à propos de l'année 14) Que le "spectacular rise in the number of documents at Ur for the period IS 14-16" soit "probably due to a short-lived boom in the economy at Ur brought by the influx of booty from the campaign against Susa and Adamdun" ne saurait convaincre. Indépendamment du fait que les archives d'Ur n'ont pas été retrouvées *in situ*, "ce qui oblige à rester très prudent pour interpréter leur répartition chronologique atypique" (B. Lafont, RA 89 [1995] 11 sq.), les "pics" ne s'expliquent normalement pas par un boom économique, mais par le célèbre "catastroph factor"! – P. 364 (année 15) "L'année où N. révéla son coeur aimant à I."; la traduction de l'auteur supposerait en sum. mu(-un)-ni-, pas mu(-un)-na-. – Pp. 365sq. (année 23). La traduction de Sigrist/Gomi, Catalogue 329, est certainement préférable.

E3/2.1.5.2 Ll. 2sq. Vu sud-ra₂-aĝ₂ (pas sud-ra₂-aĝ₂(-ĝa₂)-ni), plus précis "qui répand la lumière sur son peuple" (de même Steible). – Ll. 19sq. "Des pluies sombres/nocturnes suscitaient l'effroi parmi ses (du récipient) bisons et serpents" (conjectural). – 1.5.3 Ll. 19 et 23 ku₃-zi pour ku₃-si₂/si₁₇ est loin d'être rare (cf. en dernier lieu K. Reiter, AOAT 249 [1997] 15-17²²); ku₃-G₁₆-a = naturellement ku₃ mi-a pour ku₃ me-a. – L. 19 "Après avoir rapporté" (IS!). – L. 23 Je ne vois pas sur quoi repose la lecture sursub; sur dug ubur umun₇(-bi), v. en dernier lieu W. Sallaberger, Der babylonische Töpfer und seine Gefässe (= MHEM III, 1996) 108. – Ll. 38-40 unu₂ gal (...) 'nanna-ke₄ doit être un loc.-term., peut-être "qui néglige le du₈-maĥ dans la grande salle à manger ou dans les places de fête de Nanna"; j'aurais toutefois attendu un loc. – 1.5.4 Commentary REC34 = GUN₃ et DAR, REC48 = si-g/su₄ (J. Bauer, AfO 40/41 [1993/94] 94sq. et Steinkeller, BSA 8 [1995] 69 n. 103). /gu nu/ pour si-g. est attesté seu-

²¹ Vincente lit "23".

²² Ajouter ku₃-zi-ga dans Lugalb. II 18 AA.

lement dans les textes lexicaux ppB (Aa III/4:229 sq., etc.). – L. 17 “Puisse-t-il être pris” (cf. Steible pp. 294 sq.).

1.6.1006 L. 6 La correction n'est peut-être pas nécessaire; sur *du mu-ka*, cf. Å.W. Sjöberg, HSAO (1) (1967) 209–212. – **1.6.1031** Sur *gun₂-ne-sa*^{g23}, v. en dernier lieu G.J. Selz, SEL 13 (1996) 7 sq. (Gefäßkasten”) et W. Röhl/H. Waetzoldt, RIA 8 (1993–1997) 330 (Holzgestell(?) für Trinkgeschirr). – **1.6.1034** L. 8’ “a vraiment pris soin de moi”.

Pp. 433–438 V. aussi Wu Yuhong, A Political History of Eshnunna, Mari and Assyria [...] (1994) 2 sqq. – **E3/2.3.1.2001** Sur *lu₂ u r₃-ra*, cf. en dernier lieu Sjöberg, Mél. Limet (1996) 130 sq. (employé dans la cuisine (royale))²⁴ et R. de Maaijer, BiOr. 57 (2000) 104 (nombreuses références supplémentaires).

Pp. 439–450 A compléter par D. Charpin, RA 92 (1998) 93 sq.

P. 451 Sur *Karaḥar*²⁵, cf. aussi M.F. Walker, The Tigris Frontier [...] (Ph. D., Univ. of Yale 1985) 143 sq. et 158–163; Owen, Mél. Astour (1997) 379 (“possibly to be identified with Harhar on the Diyālā south of Kirkuk”); Frayne, SCCNH 10 (1999) 148–150.

P. 455 Sur *Kimaš*, cf. aussi Walker, op. cit. 33 sq., 36 sqq. et 126–128; Lafont, Mél. Limet (1996) 92 sq. (autour de Tepe Sialk); F. Carroué, ASJ 19 (1997) 40 sqq. (“dans la zone s'étendant au Nord du Djebel Hamrin, jusqu'au Zab Inférieur” [40 sq.]); Frayne, SCCNH 10, 143 sq. et 159–161.

Pp. 457–459 Sur l'identification d'Urkiš à Tell Mozan, v. en dernier lieu Charpin, RA 92 (1998) 94 et G. Buccellati, BiMes. 26 (1998) 11–34. La question de savoir si Nawar est identique à Nagar (= Tell Brāk) ne semble toujours pas résolue (K. Kessler, RIA 9/3–4 [1999] 189 sq. s.v. Nawar ne se prononce pas).

Pp. 463 sq. (E3/2.7.3.1) Nouvelle édition par G. Wilhelm dans BiMes. 26 (1998) 117–143 et pl. XIII–XV.

PASCAL ATTINGER – Berne

Anhang: Kollationen zu HS 2009+2985 (Šū-Sîn; Zeilenzählung nach RIME 3/2)*

von Manfred Krebernik – Jena

E3/2.1.4.3

iv 10: -g i₄*. Der Anfang des Zeichens ist auf BT 4 zu erkennen.

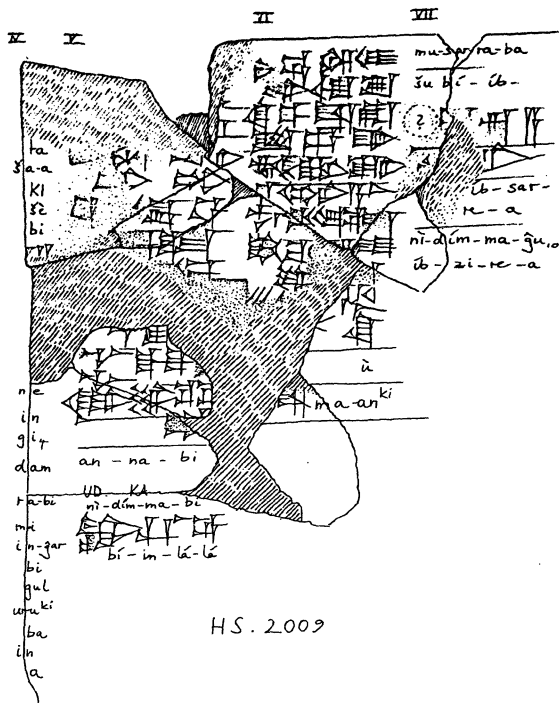
v 4 (s. Kopie): ḡ[iš⁷]*'im¹·d a²*-ni·in / ta g⁷*-tag.

²³ Cette lecture inusuelle (et peut-être fausse!) ne repose que sur NP *lu₂ gun₂^{un}-ne-sa ḡ-ga₂* dans CT 1, pl. 6 sq. rev. i 19 (mais *lu₂ gun₂-ne-sa ḡ¹⁷(ka¹⁷)-ḡa₂* au rev. iii 6); d'après K. Maekawa (Zinbun 16 [1980] 54 n.11), il faudrait comprendre UN(-í) PN *lu-gú-ne-sa-ga*.

²⁴ Cette discussion détaillée n'est malheureusement pas mentionnée Attinger, AfO 46/47 (1999/2000) 266, à propos de la l. 34.

²⁵ Var. *ḡa-ra-ḡa r^{ki}* dans Hilgert, OIP 115, 17:14 et MVN 3, 117:7 (cité par Hilgert, op. cit. p. 71).

* Zur Transliteration: Zeilenumbruch wird durch Komma (Halbzeile) bzw. Semikolon (ganze Zeile) symbolisiert.



HS. 2009

v 6 (s. Kopie): [x KU]G? *AGA?*. Statt dí m-ma (dies sicher falsch) ist entweder 'ŠE' 'ŠU' zu lesen, oder aber, was wahrscheinlicher ist, nur ein einziges Zeichen: 'AGA', 'LÜ', 'HAŠHUR'? Der vorangehende Zeichenrest ist wahrscheinlich [KU]G, sicher nicht 'A', 'A'.GAR₅ scheidet also aus. [Ergänzung ^{na4z}A]*.MIR* = nír₇, Ur III-Schreibung für nír₂ (ZA.GIN₂) = *hulāhu*, ein Edelstein, s. z. B. UET 3, 1498 ii; BIN 3, 344:10, und passim. – W.S.]

v 6a (s. Kopie): Nach Z. 6 ist noch ein Zeilenende erhalten.

[Im Vergleich mit den bei M. Hilgert, OIP 115, S. 16, gebotenen Schreibungen ist nach Z. 6a – einem mündlichen Vorschlag C. Wilckes folgend – zu lesen:

v 7 (s. Kopie): 'kuš' [LU. UB₂], PAN* gal-gal-[la?] „in große Ledersäcke“. – W.S.]
LU*. [UB₂], PAN*

v 13 (s. Kopie): anše-bar-lá*-e, bí-in-lá-lá. ANŠE unterscheidet sich von GIRI (z. B. E3/2.1.4.5, Col. 2: 5) durch ein links unten hinzugesetztes PA.

v 31: 'mi'*-ni-in-šub.

v 33: *munus níta(îr)**. Die Zeilenzählung ist nicht korrekt, *MUNUS* ist deutlich eingerückt, *munus níta* gehört als Halbzeile zu vorausgehendem 'n a m¹-lú-ù lu.

v 34: [nít]a *^{âi} tukul mi-ni-, in-'gaz'. Der Kontext legt die Ergänzung des ersten Zeichens, von dem ein abschließender Senkrechter erhalten ist, nahe.

vi 1 (s. Kopie): 'munus*-e im-mi-, in-ù*-su*. Der Satz ist offenbar parallel zum vorigen, was den Frauen angetan wird, ist mir aber unklar. Sollte die syllabisch geschriebene Verbalbasis ù-su für ús(-e) stehen?

vi 2-6 (s. Kopie): ki-gal sahar*-ra; á kalag-ga; nam-lugal*-ka-ni; 'u₄²-ul-lí-a-aš; nu-ḥa*-lam*-e*-d[è]* „damit ... seine königliche Macht niemals vergehe“. Die Bedeutung „Podest“ o. ä. scheint für ki-gal in diesem Kontext kaum zu passen; ki-gal sahar-ra deshalb vielleicht „(auch) in der Unterwelt (und) im Staub“.

vi 8 (s. Kopie): ḥa-[x(-x)-a]n^{7ki}. Die Ergänzung ḥa-[b u-ra]^{ki} ist nicht möglich, da der Rest des Zeichens vor K₁ (zwei sich kreuzende Keile) mit [R]_A unvereinbar ist. Der Waagrechte von AN ist manchmal so kurz, daß nach dem Senkrechten nur mehr die zwei sich kreuzenden Keile zu sehen sind (z. B. vii 4). Außer [A]_N kommen aber auch Zeichen wie N₁, B₁, GA oder UB in Frage.

vi 8 (s. Kopie): [x-i]š*-ma-a-n^{ki}. Die Ergänzung [mar-d]a-ma-a-n^{ki} scheidet somit ebenfalls aus.

vi 13: 'n a m¹-i_{r3/11}¹-da¹-šè¹. Zwischen DA und šè ist zu wenig Platz für K₁.

vi 22: lugal uri^{7ki}.ma.

vi 25: 'ma⁷-da-ma-da.

vii 2 (s. Kopie): šu bí-íb, -r¹ur¹-re⁷-a.

vii 21: ^den-líl-'l¹a¹.

vii 31: murgu*-na. MURGU ist korrigiert, zwischen beiden Zeichen eine Tilgung.

vii 37: LÚ×šè. Bei der Schreibung dieses Zeichens wechseln LÚ×šè und LÚ×GÁNA^{tenú} (so z. B. x 12).

E3/2.1.4.5

12-13 = viii 12: 'ù¹rd⁷EN*[ZU]. Zeilenzählung nicht korrekt, alle Zeichen stehen nebeneinander in einer Zeile!

14 = viii 13: [ma-ſ]a*-at⁷ si-, [m]aš-ki-im^{ki}.

16 = viii 15: ma-at⁷ za-ab-, ša-[ſ]_i^{ki}.

19 = viii 18: ma-at a-lu-mi-, d[a]*-[ti]m^{7ki}.

29 = viii 28: erhalten sind nur unsichere Reste von RA und Ḥ₁.

31 = viii 30: D[ſ]*... oder K[ſ]*...].

32 = viii 32: D[u⁷*...].

Colophon 2: 2 = x 10: 'murgu^{7gú}*-na*.

Caption 4: 1 = x 19: Die Ergänzung 'sa⁷-am-ri ist möglich, aber keineswegs sicher.

3 = x 21: [za⁷-ab⁷]-ša⁷*-li_i[?]^{ki}.

Colophon 4: 2 = x 23 (s. Kopie): [(e gir) zà gáb-b]u⁷*-na⁷. Das am Zeilenanfang eingefügte Fragment gehört nicht hierher, die Schrift darauf verläuft von unten nach oben!

Caption 5: 1 = x 24 (s. Kopie): 'n u¹-x¹-l_i. Am Zeilenanfang nicht zugehöriges Fragment, s. o. Zwischen 'NU¹ und l_i ist wenig Platz, es ist nur ein Senkrechter zu erkennen.

Caption 6: 1 = x 29 (s. Kopie): bu-ni⁷-i⁷*-l_i. Das beschädigte Zeichen ist eher N₁ als IR, da die potentielle Spur eines dritten Senkrechten sehr weit rechts sitzt (vgl. dagegen IR in xi 3) und wohl nur ein Kratzer ist.

Caption 7: 3 = xi 3: a-ra*-ḥi-ir. Das RA ist regulär und deutlich.

Caption 8: 3 = xi 8 (s. Kopie): [lu-u]l-lu-bi¹⁷, -im^{ki}.*

Colophon 9: 2 = xi 17: egir zà* zi-, d[a]-na.

Caption 11: 1 = xi 23: Der Name könnte zu [m]a-am-ti oder [k]a-am-ti ergänzt werden.

Caption 12: 1 = xi 30: N1-[bu-ul], -m[a⁷-at^{ki}]. N1 ist regulär und hat innen einen kleinen Kratzer. Die Ergänzung ist nicht völlig sicher.

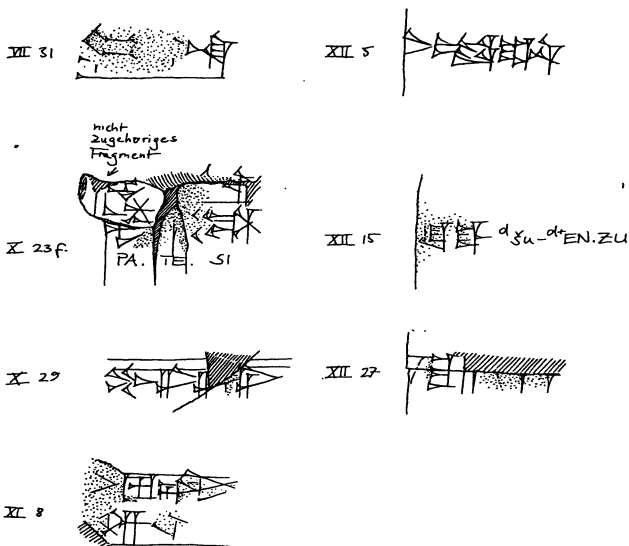
Notation 2: 2 = xii 4: [n]u*-ub*-sar*.

3 = xii 5 (s. Kopie): Das Zeichen vor EGIR endet mit zwei spitz zulaufenden Keilen, die Ergänzung [igi-n]a scheidet somit aus.

Concluding Colophon: 3 = xii 15 (s. Kopie): ki*-gal* dšu^dEN.ZU.

E3/2.1.4.7

Socle inscription: 10 = xii 27 (s. Kopie): 1 TUG* 'A'* ...



- BECKMAN, GARY: *Texts from the Vicinity of Emar in the Collection of Jonathan Rosen.* (HANE/M 2). Padova: Sargon srl, 1996. xiv, 143, 117 S. 29 × 21 cm. Ohne ISBN.

G. Beckman hat in HANE/M 2 insgesamt 97 Texte aus Emar und seiner Umgebung aus der Sammlung von Jonathan Rosen in Kopien, Umschrift und Übersetzung mit Kommentar vorgelegt.¹ Indizes zu Personen-, Götter- und Ortsnamen sowie eine Bibliographie schließen diese gelungene Edition ab. Bedauerlicherweise wurden die zahlreich erhaltenen Siegelabrollungen mit ihren hieroglyphen-luwischen Inschriften der Siegelbesitzer² nicht näher erläutert. Mit den von H. Gonnet in D. Arnaud, *AuOrSI* (1991) und I. Singer³ publizierten Siegeln und Siegelinschriften neben der noch unpub. Diss. von D. Beyer (Strasbourg)⁴ stehen wir somit immer noch am Anfang der Auswertung dieser für die Onomastik so wichtigen Schriftträger: Sie könnten erheblich zur Auflösung der Logogramme in Eigennamen beitragen, welche in der Liste S. xiii–xiv unberücksichtigt blieben. Ihre Lesung läßt sich bisher aufgrund onomastischer Parallelen, syll. Schreibungen (kursiv) und Siegelinschriften (heth.-luw. Hieroglyphen, nicht kursiv) in folgender Weise ermitteln:

Götternamen

^d A.A	Aia/Eia ⁵ (s. u.)	À ..., Ia-...; A-i..., A-ia..., ...-e-ia
^d É.A	Aia ⁶ /Ea (s. o.)	
^d EN	Ba'l	...-ba-aḫ-lu ₄ , Ba-aḫ-lu..., Ba-a ² -lu...
^d EN.ZU	Sin	Apil-Sin
^d GI.R	Rašap	... ^(d) ra-ša-ap..., ... ^(d) ra-šap..., Ra-šap-pa...
^d ḪAR	Šaggar	^d 30 (s. u.), ^d ḪAR-ar (Emar VI 375: 4); ...-ša-ag-rù
^d ISKUR, ^d U	Ba'l	Pa-la..., ...-pa-li, Wettergottzeichen..., ...-pa-i(a)-[la ² /li ²]; ...-ba-aḫ-lu/lu ₄ /li/la..., ...-ba-a ² -lu/lu ₄ /li/la-, ...-ba-la; EN (s. u.)
	Adda, Adad	I(a)-ta..., I(a)-tā-...; Ad-du, An-da..., ...-ad-di, ...-a-da, ...-wa-da; ^d ISKUR-da...
	Tarḫunta	Wettergottzeichen (s. Komm. zu RE 54)

¹ Bereits bekannte Texte: RE 94 und 95: M. Sigrist, *JCS* 34 (1982) 242–252; RE 97: D. Arnaud, *SMEA* 30 (1992) 195–197; RE 19 und 92 sind mAss, wobei letzterer aus Tall Šēḫ-Ḥamad stammt: W. Röllig/A. Tsukimoto, *AOAT* 267 (Münster 1999) 427². Bereits erschienene Rezensionen: A. Tsukimoto, *WO* 29 (1998) 184–190 (insbesondere Neulesungen, Ergänzungen und etymolog. Analysen); A. Skaist, *BiOr.* 56 (1999) 124–127 (Urkundentypen und gesellschaftl. Aspekte); D. E. Fleming, *BSOAS* 61 (1998) 326; R. D. Biggs in *JNES* 59 (2000) 72–73. Hier soll insbesondere auf das Onomastikon von Emar eingegangen werden (Thema der 1999 in Wien eingereichten Diss. der Rez.).

² Zur Verwendung s. I. Singer, *Borrowing seals at Emar*, in: J. G. Westenholz (Hg.), *Seals and sealing in the ancient Near East* (Jerusalem 1995) 57–63.

³ Bei I. Singer, in: J. G. Westenholz, *CM* 13 (Groningen 2000) 81–89.

⁴ [Inzwischen erschienen als Emar IV in *OBO series archaeologica* 20, Fribourg/Göttingen 2001]. Zur Behandlung der Siegelinschriften siehe E. Laroche, *Akkadica* 22 (1981) 5–14.

⁵ Wechsel -e-ia und -a-ia in *Zū-Eia* (*AuOrSI* 60: '24'' und *AuOrSI* 59: 28).

⁶ S. *Aia-damiq* und *Ea-damiq* in Text Emar VI 90 B (beide Schreibungen für dieselbe Person).

^d KASKAL.KUR	Teššup	...-Wettergottzeichen(-pa); ...- <i>te-šup</i> ; ...- ^d U-up/ub
^d KUR	Illatu	^d KASKAL.KUR- <i>la-ti</i> ; <i>Il-la-ti</i>
	Dagān	Ta-ka..., Tā-ka..., Tā-ka..., Ta-ka..., ...-Ta-ka, ...-Tā-ka: ^(d) <i>Da-gan</i> , ... ^(d) <i>Da-gal</i> ...
^d LUGAL	Šarruma	Sarruma; ... ^(d) LUGAL- <i>ma</i>
^(d) NIN	Ba'la	<i>Ba-la</i> , <i>Ba-a-la</i> , <i>Ba-aḫ-la</i> ..., <i>Ba-a'-la</i> ..., <i>Ba-la</i> ...; ^d U, ^d ISKUR
^d 30	Arma	Mondzeichen; Arma-nani, Arma-ziti
	Šaggar	Sā-ka-r(a/i)-..., ^d ḪAR (s.o.)
	Kušuḫ	...-Ku-sā; ... <i>ku-za</i> , ...- <i>ku-ša</i> , <i>Ku-zu-uh</i> ...
	Sîn	Imittū-Sîn, Rīmī-Sîn, Sîn-aḫam-iddinam, Sîn-apla- iddin, Sîn-ušur
^d UTU	Šamaš	Sonnenzeichen; ...- ^d UTU- <i>ši</i>
	Šimike ⁷	Akal-Šimige, Aki-Šimike
Sonstige:		
A	<i>aplu</i>	Aḫī-mukīn-apli
AD	<i>abu</i>	...- <i>la-bu-u</i> ; ...- <i>a-bu/bi/ba</i> ...
A.ŠA	<i>šada</i>	...-KUR (Logogrammverwechslung); ...- <i>ša-da</i>
BA.UG ₆	<i>imūt</i>	<i>I-mu-ut</i> ...
BU	<i>ḫišmi</i>	<i>ḫi-iz-mi</i> ..., <i>ḫi-iš/iš-mi</i> ...
BÚN	<i>killu (ikkillu)</i>	Killu-GN(^d ISKUR)
	<i>rigmu</i>	Rigma-Addu
DINGIR(.MEŠ)	<i>ilī⁸</i>	<i>I-li</i> ..., ...- <i>i-lī</i>
	<i>enna</i>	...- <i>li-na</i> , ...- <i>e-na</i> , ...- <i>le-en-na</i> , ...- <i>li-in-na</i>
DIR	<i>kāpī</i>	...- <i>ka-pī</i>
DU	<i>mukīn</i>	Aḫī-mukīn-apli
DU ₁₀ .GA	<i>ṭāb</i>	<i>Ṭā-ab</i> ..., <i>Ṭā-a-ab</i> ..., ...- <i>ṭa-ab</i> ⁹
DUMU	<i>māru</i>	Mār-ḫirate, Māru-da'i
DUMU.MÍ	<i>bitti</i>	<i>Bi-it-ti</i> ... (s. Anm. 10)
	<i>mārat</i>	<i>Ma-ra-at</i>

⁷ Vgl. ^dUTU-*ga* in RE 89: 22 wo es sich um -*ga* für -*gāmil* oder ein phonet. Komplement des hurrit. GN handeln könnte: Da in Emar der *e*-Auslaut nicht gesichert ist, mag hier Šimiga (vgl. Nuzi und Alalah) vorliegen. Zu Šimiga s. zuletzt G. Wilhelm, BiMes. 26 (Malibu 1998) 140.

⁸ Wechselnde Schreibung: z. B. RE 76: 25.28 (¹IR-DINGIR.MEŠ und ¹IR-DINGIR-*li*). Zwischen dem Sing. und Pl. des zweiten Elements wird nicht klar unterschieden. K. van der Toorn, DDD (Leiden 1995) 684: „Typically West-Semitic, though not exclusively so, is the use of the divine plural where a single entity is concerned“ (vgl. in Emar-PNN: Gott im Pl. in Kombination mit einem Sing. Verb). Hier sei auch an die Anrede des Pharaos als DINGIR.MEŠ-*ia* (wörtl. „meine Götter“, gemeint „mein Gott“) in den Amarna-Briefen verwiesen. F. Böhl (LSS V/2 [1909] § 23 e) spricht von pluralis amplitudinis. W. van Soldt, AOAT 40 (Neukirchen-Vluyn 1991) 428 f. weist für das Randakadische auf MEŠ als Markierung eines Logogrammes hin (wie in Elam). Der persönliche Gott ist auch in jB Texten mit der Pluralform von Gott bezeichnet (s. W. G. Lambert, BWL 63 ff.).

⁹ Beachte auch *laṭāb-Dagān*: syll. (*Ia-ṭa-ab*-^dKUR) sowie logograph. Schreibung (DU₁₀-^dKUR).

É	<i>bītu</i> ¹⁰	É-tu ₄ /ti; bi ₄ -tá
EN	<i>bēlu</i>	B/Pa-lu-..., Pa-li-..., ...-ba-li, Pi-lu-... ¹¹ ; EN-li; Be-li/ la/lu-..., ...-be-el-...
	<i>ba'lu</i> ¹²	Ba-lu-..., Ba-a-li-..., Pa-á-li-...; ...-ba-aḥ-li
	<i>ewri</i>	E-b(a)r-...; Ib-ri-...
GAL	-kabar	...-ka-pa+r(a/i), ...-(ka)-pa+r(a/i); ...-ka-bar
	<i>talmi-</i>	Tal-ma-..., Ta-al-ma-..., Tal-mi-...
GÉME	<i>amat</i>	Amat-ilī
GEŠTIN	<i>ḥamar</i>	Ḥamar-šenni
GI.NA	<i>kīn/kānu</i>	...-ki-na, Ki-in-..., Ki-i-nu bzw. Ki-nu, ...-ka-nu, Ka- a-nu; Ka-nu-...
GUR	<i>tūra</i> ¹³	Tu+r(a/i)-...; Tu-ra-..., Tu-ú-ra
ḤÉ.GÁLLA	<i>nuḥṣu</i> ¹⁴	Nuḥṣu oder Nuḥṣaia
IBILA	<i>aplu</i>	Sīn-apla-iddin
İR	<i>ʿabdu</i>	ʿa-ba-di-..., B/Pa-ti-...; Ab-di-...
ITI	<i>araḥ</i> (?)	ʿAbdi-araḥ-ša
KAR	<i>eḥli</i>	E-ḥ(a)l-..., Eḥ-li/la-...; Eḥ-li/la
	<i>eṭir</i>	E-ṭi-ir-... (s. Komm. zu RE 18)
KUR	<i>šadā</i>	s. A.Šā (insbes. Naʿmi-šadā)
LI	<i>zimir</i>	Zi-im+r(a/i)-..., ...-zi-mi+r(a/i); Zi-im-ri-... ¹⁵
LÚ	<i>amēl</i>	Amēl-Adad, A-mē-li-ia
	<i>ziti</i>	...-si-ti, ...-si-di
LUGAL	<i>šarru</i>	...-šar-ra/ri; ... LUGAL-ri
MUŠ	<i>pitnu</i> oder <i>muṣḥuṣṣu</i> (?) ¹⁶	<i>Pitnu</i> (?)
NIR	<i>matkali-</i>	Ma-ta-ka-li-..., Ma-tà-ka-li-...; Ma-ad-gal-... Ma- at-ka-li-...
	<i>-qarrād</i>	z. B. Baʿl-qarrād und Dagān-qarrād
SIG ₅	<i>naʿmu</i>	Na-aʿ-ma-..., Na-aḥ-mi, Na-mi-..., ...-na-aḥ-mi, ...-na-aʿ-mi, ...-na-mi
	<i>damiq</i>	...-tā-mi-ki, ...-tā-mi-ki; SIG ₅ -iq

¹⁰ Hier weiche ich von Beckman (s. Komm. zu RE 94: 9 auf p. 118: „playful writing“) in der Wiedergabe von É mit *bītu* ab. Es handelt sich nicht zwangsläufig um eine Frau, da É (*bītu*) auch in Männernamen begegnet. In Emar VI 76: 25 und 207: 7 ist der Männernamen *Bītu* belegt, in Emar VI 138: 16 *Bītu-kī-šarri* und in AuOrSI 53: 1 *Šuršia-bīt-Aštar*. Siehe auch I. Singer, CM 13, 84.

¹¹ Zur Wiedergabe von akk. und hurrit. *e* durch *a* bzw. *i* s. F. Starke, StBoT 31 (Wiesbaden 1990) 345¹²²¹.

¹² s. D. E. Fleming, ZA 83 (1993) 92, zum Verschmelzen des theophoren Elements *bēlu* mit dem GN Baʿlu im Emar-Onomastikon (z. B. Baʿl-mālik). Die Trennung von Appellativum und Theonym fällt schwer.

¹³ CM 13, 1: 2.3.12: Wechsel der syllab. und logograph. Schreibung. S. auch den Komm. zu RE 73: 17.31.

¹⁴ s. Å. Sjöberg, ZA 88 (1998) 277.

¹⁵ Vgl. *Zimir-Dagān*. Allerdings ist einmal (Gs Kutscher, 176, Nr. 6: 1.36) die verkürzte Schreibung *Li-...* an 1. Position im Satznamen zu beobachten. Aufgrund prosopographischer Parallelen wird *Liʿmi-šarru* gelesen.

¹⁶ Vgl. den Eintrag im Sa Vokabular aus Emar: s. Sjöberg, ZA 88, 271⁷¹.

SUM	<i>ari</i>	Ar-...; SUM-ib-...; A-ri-(ib)-...
	<i>iddin</i>	Aššur-aḫa-iddina, Iddin-Alal, Sîn-apla-iddin
	<i>per'i</i>	Pi+r(a/i)-i-...; Pé-er-i-...
ŠĀ	<i>libbu</i>	...-li-pi; ...-lib-bi, Lib-bu/bi
ŠĀMAN	<i>šillu</i> ¹⁷	Šilla, Šilla-Ba'la, Šilla-Idiglat, Šilla-Šamaš und Šillu-Dagān
ŠEŠ	<i>aḫū</i>	Aššur-aḫa-iddina, Bēl-aḫḫēšu, Bukur-aḫḫēšu, Da-gān-aḫū; ...-a-ḫu/ḫi-...
	<i>nani</i>	Bruderzeichen (Arma-nani, Tuwatta-nani)
	<i>šenni</i>	...-šēš-ni; ...-še-ni, še ₂₀ -ni, ...-zi-ni (?)
UR.SAG	<i>qarrād</i>	...-kar?-dā/tā; s. o. zu NIR!
URU ₄	<i>ēriš</i>	Dagān-ēriš
ZAG	<i>penti(b)</i> ¹⁸	Pi-ti-...; Be-en-ti, We-en-di-ib-... (?)
	<i>imittu</i>	Imitti-Dagān, Imitti-Sîn
ZU	<i>iadi</i> ¹⁹	Ia-di-...; Ia-dī-..., Ia-di-...
	<i>zū</i>	Zu-..., Zu-u-...; Zu-GN

Die Lesung folgender Logogramme bleibt weiterhin ungeklärt: ^(d)EN, ^(d)ISKUR und ^(d)U sowie ^(d)LAMMA²⁰. Die beiden besonders interessanten Schreibungen -BE und -BE-a sind stets in zweigliedrigen PNN in zweiter Position belegt: BE-a tritt nur in den f PNN *Aštar-bea* (SMEA 30, S. 207, Nr. 8: 4) und *Ba'la*^(d)NIN^(d)-BE-a²¹ auf; -BE ist hingegen stets in Männernamen bezeugt. Analog zu anderen einsilbigen Verkürzungen wird man auch hier eine verkürzte Bildung für *bēlu* (> BE) bzw. *bēlu* (> BE-a) annehmen, wobei in Emar aufgrund des enklitischen -a wohl *ba'l* und *ba'la(t)* vorliegen. In Ebla wird ^(d)BE für Bēl als Logogramm verwendet.²² Im Ebla-Vokabular (MEE 4, 1325f.) steht neben BE die feminine Entsprechung BE.MUNUS (ohne Gleichung). Auch in Abū-Šalābīḫ und Mari findet sich BE in theophoren Namen.²³

¹⁷ s. J.-M. Durand, RA 83 (1989) 185.

¹⁸ Eine Entscheidung zwischen der akk. und hurrit. Lesung fällt schwer, da dieses Element in Kompositnamen in Kombination mit Dagān bzw. ^(d)30 oder isoliert als Kurzname (auch syll.) belegt ist. I. Singer (s. Anm. 3) setzt für ZAG.LU akk. *imittu* ein (p. 58), bei dem in Hieroglyphen wiedergegebenen Namen (p. 59) jedoch die hurrit. Version Pi-ti-TEŠŠUP-pa.

¹⁹ Hierzu ist lediglich *iadi*-Ba'la (und *iadi*-Dagān, stets syll.) zu stellen. Bei mind. zwei Belegen ist ZU mit *zū* wiederzugeben.

²⁰ S. die Diss. der Rez.: z. B. *Ba'la-bītu*: Wechselschreibung des theophoren Elements als ^(d)U, ^(d)NIN und ^(d)ISKUR. In RE 26: 5 liegt eine syll. Schreibung vor (keine Personenidentität mit einer logograph. wiedergegebenen Person).

²¹ Vgl. auch *Ba'la*-BE (m)! Diese PNN zeigen, daß es keine sicheren Unterscheidungsmerkmale für den Namen der fem. bzw. mask. Gottheit gibt. Beide können anhand der syll. Schreibung nicht voneinander getrennt werden. Es könnte daher auch ein Theonym der Göttin (mit und ohne Determinativ verzeichnet) in dem m PN vorliegen.

²² M. Krebernik, BBVO 7 (Berlin 1988) 78 (BE als „Akkadogramm“ oder verkürzte syllabische Schreibung für „Herr“, *ba'um/bēlum*). Siehe auch ders., AfO 32 (1985) 54; J. M. Pagan, ARES 3 (Rom 1998) 99; F. Pomponio/P. Xella, AOAT 245 (Münster 1997) 369.

²³ P. Mander, Il pantheon di Abū-Šalābīḫ [sic] (Napoli 1986) 128 (BE-*iš-ga*); D. Charpin, MARI 3 (1984) 101 (BE-^(d)UTU).

Einzelbemerkungen:

RE 9: 32: Anstatt *Iš¹-šur^d-KUR* ist *E-šur^d-KUR* zu lesen (ungewöhnliche Schreibung). – **RE 10: 16:** Statt *Hullu* ist wohl *Hulû* („Spitzmaus“) zu lesen. – **RE 12: 20:** Emendation zu *A-ḫi-i(a)* ist nicht nötig; beachte z. B. *A-ḫi-i* in RE 61: 23 oder *A-ḫi-ú* in RE 72: 4. – **RE 15: 3f:** *Dagān-ni* (f) kann wohl als verkürzte Form zu dem stets als f PN belegten *Dagān-ni-wārī/u* verstanden werden, doch besitzen wir hierfür noch keinen prosopograph. Nachweis. – **Z. 9.22:** *Abī-namī* (Tochter des Testators) ist im Index auf S. 124 sub *Abī-na‘mī* zu finden. – **Z. 40:** Den ^dISKUR-*ba-aḫ-li* geschriebenen PN liest Beckman Ba-al-bēlu. Diese Lesung ist keineswegs gesichert: vgl. aus Terqa *Ad-da-ba-aḫ-la*: JCS 43–45, 47 (RBC 799: 21') und den Kurznamen GN(^dISKUR)-*ba* in ASJ 16, S. 231: Z. 6 (oder -*ba* für GN-*iqiša*?) Keine syll. Belege für dieses verbale Element im Emar-Onomastikon). – **RE 17: 5:** Der *Pasūru* wiedergegebene Name ist wahrscheinlich *Pazuru* (vgl. *Pazuri-Dagān*) als Nebenform zu akk. *puz(u)ru* (a/u Wechsel häufig in Emar) zu lesen. – **RE 18: 18:** Die Lesung des Logogrammes KAR ist unsicher. Nur einmal findet sich die syll. akk. Lesung: RE 25: 25 bei *Eṭir*-GN-(*Adad*?). Aufgrund der zahlreichen syll. Belege für das hurrit. Element *eg̃l-*, insbesondere bei *Eḫli-Kuša* (*Eḫli-i(-b)-Kuša*, z. B. RE 22: 32), ist vorliegender Name höchstwahrscheinlich hurrit. zu lesen. Das Part. *mušēzib* ist im Emar-Onomastikon nicht belegt. – **RE 21: 11** und **RE 82: 28:** *Agalli* (s. S. 124) ist hurrit.: *Ag/k=a-l-i* zu *ag-* „aufnehmen“ oder *ak-* „heraufkommen“; s. R. Zadok, WO 20/21 (1989–1990) 45 (vgl. *Akal-enna* und s. zu RE 25). – **RE 25: 26:** Mit *Ipšilenna* und *Tuppilenna* (RE 26: 2 ff.) liegen wohl hurrit. PNN vor (vgl. auch *Akal-enna*, *Akkul-enna*, *Kipal-enna*, *Šupal-enna* und *Talmal-enna* im Emar-Onomastikon.). Diese Satznamen weisen beim Prädikat das Modalmorphem *-(V)l-* (Wunschform) auf²⁴. Das handelnde Subjekt dieser Eigennamen steht dabei häufig im Plural (*en-na*), so wie auch in den vorliegenden Namen. Es muß daher anstatt einer Modalform wohl die Kurzform des Pronomens der 3. P. Pl. *-l-* in Betracht gezogen werden. Zu einer befriedigenden Lösung bezüglich der Aussage der Satznamen mit *-enna* gelangt man dennoch nicht. – **RE 39: 7:** *[x]-š¹-a-bu* darf wegen RE 69: 39 wohl [^dISKUR]-*a-bu* ergänzt werden; Name des Erblassers vielleicht *Ikmū*-(*Dagān*). – **RE 48: 7:** Statt GN-*ta-TAR-ti* lies GN-*ta-šil-ti* (Zeichenwert mB belegt); s. J. Ikeda, A Linguistic Analysis of the Akkadian Texts from Emar: Administrative Texts, unpub. Diss. Tel Aviv 1995, 43, der in Emar VI 42: 3 die Lesung LUGAL^{URU} *E-mar GAL ta-šil¹-la²-[ta³]* vorschlägt. – **RE 54: 1:** Bemerkungen zum Namen Tarḫunta-azammī (^dU-IR¹-AŠ-mī), der Königs Mutter des Ini-Teššup: D. I. Owen kopierte im Text MFA 1977.114 (Pasūri-Dagan und Ini-Teššup's Mother, in: FS J. C. Greenfield [Winona Lake 1995] 573–584) anstelle von IR das Zeichen LÚ (kein Hinweis!); dies wird von einem AŠ (*rū* oder *rum* zu lesen?; unklare Bedeutung) gefolgt, das in der Umschrift vergessen wurde. Bezüglich der Lesung von IR-*i* (hierzu Diskussion von Owen, a. o., 578 f.) in Frauennamen mit *-uzzi* sei auf P. Coticelli, Maššana (?) -IR-*i* (Maššanna (?) -uzzi, Mantanazi), RIA 7, 456 f., verwiesen. Die Gleichung IR=*aza/i/ uzzī* (Subst., Verb) „Liebe (haben(d))“ stützt sich auf den PN der Schwester Ḫattušilis III. ¹*Ma-ta-n[a-zī]*. Dieses Element ist in zusammengesetzten f PNN (in finaler Position) des II. Jt. mehrfach bezeugt: *Massan-aza(lī)*, *Piḫa-aza(lī)*, *Arma-aza(lī)* und *Tarḫun(t)-aza(lī)*: E. Laroche, Les noms des Hittites (Paris 1966) 39, 115, 327; E. Edel, Ägypt. Ärzte und ägypt. Medizin am heth. Königshof (Opladen 1976) 32–36; id., Die ägypt.-heth. Korrespondenz II (Opladen 1994) 271; J. Tischler, Beiträge zur heth. Anthroponymie, in: FS G. Neumann (Innsbruck 1982) 447 f. Das Suffix *-mi* steht

²⁴ s. Ch. Girbal, SMEA 29 (1992) 178 f.; G. Wilhelm, RIA 9, 124.

für *-mma(lī)* mit pass. partizip. Bedeutung: s. E. Laroche, a. O., 330; F. Starke, StBoT 31, 245. Hier dürfte ein Beleg für den Kompositnamen GN + Part. (*azamma/i*) vorliegen. – Z. 12: *Aḥī-ma*: Kurzform von *Aḥī-mālik*: s. RE 28: 54–55 und SMEA 30, S. 198, Nr. 2: 25–26. – RE 69, 89 und 90: aus Ekulte: s. E. Frahm, UF 31 (1999) 175⁴. – RE 73: 17.31: Der logograph. geschriebene PN GUR-du, den Beckman unter *Qurdu* verzeichnet hat (s. S. 134), ist *Tūra-Da* zu lesen (vgl. *Tūra-Dagān*, syll. und logograph.; vgl. prosopograph. Emar VI 86: 18). – RE 94: vermutlich aus Tell Fray/Iahrišša: s. S. Seminara, MVS 6, 364⁶⁸.

REGINE PRUZZINSZKY – Wien

DEUTSCHER, GUY: Syntactic Change in Akkadian. The Evolution of Sentential Complementation. New York: Oxford University Press, 2000. xv, 204 S. 24 × 16 cm. ISBN 0-19-829988-5. Preis: £ 40.–.

Unter den zahlreichen Werken zur akkad. Grammatik, die seit der Mitte der neunziger Jahre erschienen sind, nimmt das Vorliegende einen besonderen Platz ein, weil es nicht von einem mehr oder weniger linguistisch bewanderten Philologen, sondern von einem philologisch bewanderten Linguisten geschrieben ist – vielleicht das erste Mal in der Geschichte der Akkadistik überhaupt. Der Adressatenkreis schließt folgerichtig die Linguisten ein, denen eine wenig vertraute Sprache mit einem enormen Potential für linguistische Untersuchungen (S. xi) nahegebracht werden soll. Dies bestätigt schon ein Blick auf die Textbelege, die nicht nur in akkadistisch üblicher Weise transkribiert, und übersetzt, sondern auch mit einer interlinearen Übersetzung versehen sind. Speziell an die Linguisten richtet sich auch das Kapitel „Akkadian“ (S. 17–34), das eine Kurzbeschreibung der akkad. Sprachgeschichte und einiger wesentlicher grammatischer Fakten bietet. Andererseits soll der Philologe auf einem eng begrenzten Gebiet einen Beitrag zur – als Ganzes noch ungeschriebenen – historischen Grammatik des Akkad. erhalten (S. xi).

Das Kapitel „What is Sentential Complementation?“ (S. 7–16) definiert Komplementsätze als satzwertige Erweiterungen von Satzgliedern. Zu Recht wird der Begriff „Objektsätze“, den auch die Akkadistik weithin gebraucht,¹ als zu eng bemängelt, weil Komplementsätze jegliche syntaktische Funktion im übergeordneten Satz einnehmen können. Allerdings hätte man hier auf den seit über hundert Jahren in der Semitistik gebräuchlichen Terminus „Substantivsätze“ verweisen können, unter dem Sätze in der Funktion von Objekt, Subjekt, Prädikat, Attribut und Genitiv zusammengefaßt sind.² Mit den Komplementsätzen ist der Untersuchungsgegenstand jedoch nicht erschöpft. Des weiteren sind auch funktionell äquivalente Konstruktionen einbezogen. Die Tabellen auf S. 98 und 103 des Buches geben einen Überblick über diese Konstruktionen im Akkad.: neben den durch *kī(ma)* bzw. – im Neubabyl. – *ša* eingeleiteten selbständigen Komplementsätzen, den finiten Komplementen, stehen die asyndetische Parataxe,³ die „As you know“-construction“, Infinitive, Koordination durch *-ma*⁴ und die *umma*-Konstruktion.

¹ GAG § 177; G. Buccellati, A structural grammar of Babylonian (Wiesbaden 1996) 366.

² Etwa H. Reckendorf, Die syntaktischen Verhältnisse des Arabischen (Leiden 1895–1898) 505 ff. Der Terminus wird auch von Streck, Or. 64 (1995) 64, für das Akkad. gebraucht.

³ Hier wäre ein Hinweis auf Streck, Or. 64, 64f. § 10 und ASJ 20 (1998) 186, angebracht.

Grundlage der Untersuchung sind 461 Textbelege des Babyl. und des Altkakkad. unter Ausschluß von Mari und dem Assyrl. Die Interpretation der Belege ist im allgemeinen zuverlässig. Lediglich beim Neubabyl., das im Gegensatz zum Altbabyl. nur schlecht aufgearbeitet ist, sind einige wenige Mängel zu vermerken, die allerdings die Argumentation nicht beeinträchtigen: Bei Nr. 130 lies statt des Prät. *ašāl* vielmehr das Präsens *ašāl*; in Nr. 194 bedeutet *kī* nicht „daß“, sondern „wenn“;⁵ in Nr. 200 meint *niše mušāhizē šunu* nicht „they are people (in need) of an instructor“,⁶ sondern „Sie sind Leute, die (zum Streit) anstiften“; *rēmānū* in Nr. 220 ist wohl besser mit „barmherzig“⁷ als mit „bull-like“ wiederzugeben; in Nr. 221 ist *īmūr* nicht mit „he saw“, sondern mit „er soll sehen“ zu übersetzen.⁸ Problematisch ist hier des öfteren auch die Transkription, die mangelnde Vertrautheit mit den Eigenheiten neubabyl. Orthographie verrät: z. B. lies statt *altēmū* in Nr. 146, 147 vielmehr *altem* (*al-te-mu*), statt *tašammā*⁹ in Nr. 251 *tašammā*, statt *amurā* in Nr. 376 *amrā* (A-MUR-a u. ä. sind morphographemische Schreibungen!).

Warum die sumer. Belege Nr. 402 f. als „verbless“ und der sumer. Beleg Nr. 404 als „non finite verbal“ bezeichnet werden, kann Rezensent nicht nachvollziehen: In allen drei Beispielen liegen finite Verbalsätze vor.

Drei andere Fälle betreffen dagegen den Kern der Argumentation. Auf S. 38 Anm. 9 wird *kīma* im altakkad. Beleg Nar C 20:17 mit B. Kienast und W. Sommerfeld⁹ als „weil“ verstanden, doch ist der Kontext teilweise zerstört und noch nicht sicher interpretiert, so daß auch „daß“ in Frage kommt.¹⁰ *kīma* „daß“ ist darüber hinaus auch in dem altakkad. Brief FAOS 19 Um 3: 21 belegt, wo gegen Deutscher S. 42 Anm. 11 weder „because“ – so auch die Bearbeiter B. Kienast und K. Volk mit „da“ – noch „while“ Sinn ergeben: *kīma iprum* [i]mī¹¹u? [i]šhīru? šarrum idā ar¹²hiš l[i]ššer/l[i]šer¹¹. „Daß die Ration knapp(?) und geringer(?) geworden ist, weiß der König. Schnell möge er (die Ration) freigeben/möge sie (nämlich die Ration) in Ordnung kommen“. Entgegen der Aussage von S. 102 f. des Buches gibt es den Complementizer *kīma* also schon im Altkakkad., und seine Entstehung ist womöglich in noch frühere Zeit zu verlegen.

Mißinterpretiert ist *kīma warassu ukānšuma* Nr. 65. Der Beleg wird auf S. 55 mit „he proves him as his slave“ übersetzt und dient als einziges Beispiel für angebliches *kīma*, das, ohne den Genitiv zu regieren, Nominalphrasen gleichsetze. Diese Konstruktion sei der Ausgangspunkt der Entwicklung finiter Komplemente bei „proving verbs“. Tatsächlich liegt jedoch ein nichtverbaler Satz „daß er sein Sklave ist“ vor,¹² wie Deutscher selber

gewesen, wo das asyndetische Präsens zum Ausdruck von Komplementen nachgewiesen wird.

⁴ Zur Konstruktion mit *-ma* s. jetzt auch – unabhängig von Deutscher – E. Cohen, ZA 90 (2000) 209–211.

⁵ Streck, ZA 89 (1999) 295.

⁶ Deutscher folgt hier offenbar der Interpretation von CAD s. v. *mušāhizu*.

⁷ Jetzt CAD R 259.

⁸ Streck, Zahl und Zeit. Grammatik der Numeralia und des Verbsystems im Spätbabylonischen. Cuneiform Monographs 5 (Groningen 1995) II § 25b.

⁹ Glossar zu den altakkadischen Königsinschriften. FAOS 8 (1994) 360. Ebenso RIME 2 S. 91 (i 17) und Sommerfeld, in: J. Marzahn/J. Neumann (ed.), Assyriologica et Semitica. Festschrift für Joachim Oelsner ... AOAT 252 (Münster 2000) 422.

¹⁰ So C. Wilcke, ZA 87 (1997) 26.

¹¹ Kienast/Volk emendieren dagegen zu l[i]-{su}-šē-er.

¹² Vgl. zum Typ des nichtverbalen Satzes (Subjunktion + Substantiv + Possessivsuffix) etwa *inūma ahhūja* „Wenn meine Brüder da sind“ AbB 1, 160: 12'.

auf S. 157 erkennt, wo derselbe Beleg unter Nr. 399 entsprechend interpretiert („verbless clause“), wenn auch nicht richtig übersetzt ist.

Kapitel 4 „The Emergence of Finite Complements“ (S. 37–65) leitet *kīma* als Complementizer¹³ „daß“ von kausalem *kīma* „weil“ ab. „bridging contexts“, in denen *kīma* sowohl mit „weil“ als auch mit „daß“ übersetzt werden könne (Beispiele Nr. 31–40), hätten diese Entwicklung angestoßen. Aus innerakkadischen, semitistischen und sprachtypologischen Gründen ist diese These meines Erachtens wenig plausibel. Vielmehr sprechen alle drei Gründe für eine Ableitung des Complementizer *direkt* aus komparativem *kīma* „wie“:

1) Kausales *kīma* ist im Altbabyl. nur ganz schwach und im Alttakkad. möglicherweise (s. o.) überhaupt nicht, komparatives *kīma* dagegen sehr gut belegt. Auf kausales *kīma* entfallen im Altbabyl. unter Ausschluß von Mari 3%, auf komparatives *kīma* dagegen 48% der Belege.¹⁴ Die gängige kausale Subjunktion ist im Altbabyl. vielmehr *aššum*. „bridging contexts“, in denen *kīma* sowohl komparativ als auch als Complementizer verstanden werden kann, gibt es zuhauf, z. B. *Gimillum idē kīma eleppum itbū* „G. weiß, wie/daß das Schiff gesunken ist“ TCL 17, 8: 7 (Deutscher Nr. 171), *kīma esrēku ul tid[ē]* „Weißt du nicht, wie/daß ich unter Druck stehe?“ Abb 2, 96: 36, *kīma anḥaku ulā tide* „Weißt du nicht, wie/daß ich ermüdet bin?“ UET 5, 23: 14 (Deutscher Nr. 51), *ina annitim kīma abī atta tarammanni lūmur* „Daraus will ich ersehen, wie/daß du, mein Vater, mich liebst“ Sumer 14, 73: 22f., *kīma kaspam ina qāti PN āmurū waradka lā išemmē* „Wie/Daß ich das Silber bei PN gefunden habe, soll PN nicht hören!“ AbB 1, 133: 22–24, *kīma āmurū maḥar šāpir Sippar ušannīma* „Ich wiederholte vor dem Statthalter von Sippar, wie/daß ich es gesehen habe“ AbB 2, 137: 7 (Deutscher Nr. 227). Auch die meisten angeblich hinsichtlich „weil/daß“ zweideutigen Belege bei Deutscher lassen sich wenigstens ebensogut als hinsichtlich „wie/daß“ ambigüe erklären (Nr. 32–40); Nr. 31 ist dagegen zweifellos ein Komplementsatz, weil das Prädikat *ušēdī* den doppelten Akkusativ regiert.

2) Auf S. 63 stellt Deutscher fest „The semantic range of the particle *kī* in North-West Semitic is essentially the same as in Akkadian“. Diese Aussage bedarf der Differenzierung und der Ausweitung des Blickes auf das ganze Semitische. So zeigen das Altaramäische¹⁵, Hebräische¹⁶ und Sabäische¹⁷ eine Bedeutungsbreite wie im jüngeren Babylonischen, das heißt vor allem ein Nebeneinander von „wie“, „daß“ und „weil“. Auch das Ugaritische¹⁸ und Altäthiopische¹⁹ kennen *k(y)* bzw. *kama* als komparative Konjunktion

¹³ Der Terminus ist auch in der deutschsprachigen Linguistik üblich, s. H. Bußmann, *Lexikon der Sprachwissenschaft* (Stuttgart 1990) 152f.

¹⁴ R. Stola, WZKM 63/64 (1972) 70, auf der statistischen Basis von 302 Belegen. Von den in ALM S. 238 mit Belegstelle angeführten Belegen aus Mari für kausales *kīma* ist nach Überprüfung keiner stichhaltig.

¹⁵ S. Segert, *Altaramäische Grammatik* (Leipzig 1986) 235 zu *k(y)*.

¹⁶ HAL II 448f.

¹⁷ A. F. L. Beeston, *Sabaic Grammar* (Manchester 1984) 50f.

¹⁸ J. Tropper, *Ugaritische Grammatik*. AOAT 273 (Münster 2000) 800–803: *k(y)* in der Bedeutung „als, wenn, falls, daß, so daß“ ist gut gesichert, für die kausale Bedeutung „weil“ gibt es dagegen nur einen unsicheren Beleg (§ 83.24). Vgl. allerdings S. 795 § 83.151 für *k* „koordinierend mit kausaler Bedeutung“.

¹⁹ W. Leslau, *Comparative Dictionary of Ge'ez* (Wiesbaden 1991) 284f.: *kama* „as, just as, even as, like, as if, such, that, so that, in order that“.

und Complementizer, jedoch nicht oder nur marginal als kausale Konjunktion; „weil“ heißt im Altäthiopischen vielmehr *ʾasma* (= akkad. *aššum*). Der Befund des Ugaritischen und Altäthiopischen spricht ebenfalls dafür, daß „daß“ nicht aus „weil“, sondern aus „wie“ entsteht.²⁰

3) Auf S.60–65 versucht Deutscher sprachtypologische Parallelen aus dem Englischen, Twi, Griechischen, Lateinischen und Hethitischen für eine Entwicklung von „daß“ aus „weil“ beizubringen, doch sind sie wenig überzeugend. Vielmehr deuten gerade sprachtypologische Untersuchungen auf die Herleitung von „daß“ aus „wie“ und von „weil“ aus „daß“.²¹ So ist die Konjunktion *se* „daß“ in Twi, einer Niger-Kongo-Sprache, wohl *direkt* aus dem Verb *se* „resemble“ und der entsprechenden Komparativpartikel „like“ abzuleiten: „The likely direction of historical development was from verb to complementizer and from complementizer to adverbial construction“.²² Dieselbe Entwicklung findet sich in Idoma, einer Sprache der gleichen Sprachfamilie, beim Verb *be* „resemble“.²³ Zu griechisch *ὥς* bemerkt S. Cristofaro:²⁴ „ὥς means ‘how, in which way’ ... If one describes how an event took place, however, one usually presupposes that it actually took place ... This may lead to a neutralization of the semantic distinction between ‘how’ and ‘that’, and this is the reason why *ὥς* may come to be used with the meaning ‘that’ in complement constructions“; die kausale Bedeutung sei vermutlich gegenüber dem Complementizer oder der finalen und temporalen Bedeutung sekundär.²⁵ Lateinisch *ut* „daß“ nach Ausdrücken des Geschehens wird von A. Scherer auf *ut* „wie“ in „Fragen im polemischen oder im potentialen Konjunktiv“ zurückgeführt, nach Manipulationsverben in wenigstens einigen Fällen auf vergleichendes *ut* „wie“.²⁶ Hethitisch *kuit* und lateinisch *quod* haben zwar neben ihrer Funktion als Complementizer kausale und temporale Bedeutungen, doch gibt es keinen Grund für die Annahme Deutscher (S.62), „that these adverbial meanings ... were the source of the later use of these particles as complementizers“. Vielmehr lassen zahlreiche Sprachen der Welt vermuten, daß die demonstrative/relative Grundbedeutung von *kuit* und *quod* die *direkte* Quelle für den Complementizer sind.²⁷ Englisch und Deutsch kennen zahlreiche „bridging contexts“ für *how/that* bzw.

²⁰ Das Arabische interessiert in diesem Zusammenhang nicht, weil dort der Complementizer *ʾan/ʾanna* oder *mā* lautet (so auch Deutscher S.63).

²¹ Ich danke an dieser Stelle Dr. O. Gensler vom Max-Planck-Institut für Evolutionäre Anthropologie, Abteilung Linguistik, in Leipzig herzlich für Hilfe bei der Literaturrecherche.

²² C. Lord, *Historical Change in Serial Verb Construction* (Amsterdam/Philadelphia 1993) 152.

²³ B. Heine et alii, *Conceptual Shift. A lexicon of grammaticalization processes in African languages*. Afrikanistische Arbeitspapiere 34/35 (Köln 1993) 186 s. v. *Resemble*.

²⁴ In: A. G. Ramat/P. J. Hopper (ed.), *The limits of grammaticalization. Typological Studies in Language* 37 (Amsterdam/Philadelphia 1998) 72.

²⁵ Cristofaro (wie Anm. 24) 72f.

²⁶ *Handbuch der lateinischen Syntax* (Heidelberg 1975) 263 f. und 269.

²⁷ Z. Frajzyngier, in: E. C. Traugott/B. Heine, *Approaches to grammaticalization. Vol. I: Focus on theoretical and methodological issues* (Amsterdam/Philadelphia 1991) 219–251, besonders die Tabelle auf S.236; Frajzyngier, *Grammaticalization of the complex sentence. A case study in Chadic. Studies in Language Companion Series* 32 (Amsterdam/Philadelphia 1996) 157–161 zu tschadischen Sprachen; B. Heine/U. Claudi/F. Hünemeyer, *Grammaticalization. A conceptual framework* (Chicago/London 1991)

wie/daß, z. B. *I told him how/that I had traveled to Egypt years ago* bzw. *Ich erzählte ihm, wie/daß ...*. Darüber hinaus dokumentieren S. Romaine und D. Lange den Gebrauch von englisch *like* als „marker of reported speech“²⁸ in Dialogen wie *She said, 'What are you doing here?' And I'm like, 'Nothing much' ...*. Andererseits fehlen in der von mir eingesehenen sprachtypologischen Literatur Beispiele für eine Entwicklung von „weil“ zu „daß“.²⁹ Im Gegenteil lassen sich mehrere Belege für die umgekehrte Ableitung von „daß“ zu „weil“ beibringen.³⁰

Kapitel 5 „The Grammaticalization of the Quotative Construction“ (S. 66–91) zeichnet in überzeugender Weise die Entwicklung von *enma/umma* von der Bedeutung „(das ist es, was) X sagt“ im Altakkad. und Altbabyl. zu einem allgemeinen Complementizer bei Verben des Sprechens im weitesten Sinne im Neubabyl. nach. Der Meinung, daß die von mehreren Forschern verfochtene Etymologie dieser Partikel von einem demonstrativen Element **hin + ma*³¹ „more a matter of artistic creativity than real science“ (Deutscher S. 70 Anm. 25) sei, und Deutschers eigener Ableitung von einer Wurzel N^m „sprechen“,³² schließt sich der Rezensent allerdings nicht an.

Kapitel 6 „The Functional Domain of Complementation in Babylonian“ (S. 95–101) teilt die ein Komplement regierenden Verben in semantische Kategorien ein. Diese Kategorien liegen der Untergliederung des folgenden Kapitels 7 „Verbs of Knowledge, Perception, and Others“ (S. 102–123) zugrunde. In diesem Kapitel erkennt Deutscher drei grundlegende Entwicklungen bei den Komplementen im Babyl.: Die steigende Bedeutung finiter Komplemente (das heißt von „daß“-Sätzen), die schwindende Bedeutung von Infinitiv-Konstruktionen und die Entstehung von *umma* als alternativem Complementizer.

180f., besonders zu germanischen Sprachen (z. B. deutsch *daß*, englisch *that*). Hier ist auch auf das akkad. Relativpronomen *ša* zu verweisen.

²⁸ The use of *like* as a marker of reported speech and thought: a case of grammaticalization in progress, *American Speech* 66 (1991) 227–279.

²⁹ Zwar sind *argumenta e silentio* nie unproblematisch. Andererseits nennen etwa Heine et alii, *Conceptual Shift* (wie Anm. 23) 268, nur folgende Etyma für „Complement clause marker“ in den überaus zahlreichen von ihnen untersuchten afrikanischen Sprachen: (1) Demonstrative. (2) ‚Fact‘ (noun) + adverb ‚thus‘. (3) ‚Matter‘ (noun). (4) ‚Resemble‘ (stative verb). (5) ‚Say‘ (verb of cognition and utterance)“.

³⁰ S. o. Cristofaro zum griechischen *ὅς* ferner Heine et alii, *Conceptual Shift* (wie Anm. 23) 216f. s. v. *that* (complement clause marker) zu Moré *ti* und Dogon (beide Niger-Kongo-Sprachen) -ga.

³¹ Deutscher verweist nur auf AHw. Zu vergleichen sind jedoch etwa auch P. Fronzaroli, *StEb.* 1 (1979) 10, und E. Lipiński, *Semitic Languages. Outline of a Comparative Grammar*. OLA 80 (Leuven 1997) §49.6; ansprechend ist auch Lipińskis Vorschlag, die arabischen Complementizer *ʾan* und *ʾanna* hingen mit diesem demonstrativen Element zusammen (§60.2).

³² Diese Etymologie auch in HAL II 621 s. v. N^m, allerdings, was Deutscher nicht merkt, nur als Alternative zu einer Denominierung von *naʾum*. Sie wird übrigens auch von C. H. Gordon, in: M. E. Cohen et al. (ed.), *The tablet and the scroll. Near Eastern studies in honor of William W. Hallo* (Bethesda 1993) 109f., mit ganz unplausiblen Argumenten verfochten. Keines weiteren Kommentars bedarf die schon bei W. H. Shea, *OrAnt.* 23 (1984) 146, abgelehnte, von M. Dahood ins Spiel gebrachte Ableitung von *hinn* „Gnade“.

Kapitel 8 (S.124–136) untersucht die Strukturen der Komplemente bei Verben von „Manipulation und modality“. Bei den ersteren unterscheidet Deutscher zwischen Nicht-Vergangenheit und Vergangenheit: In der Nicht-Vergangenheit wird die Konstruktion „Manipulationsverb (+ -ma) + Prekativ“ verwendet, in der Vergangenheit im Alt- und Mittelbabyl. Infinitive, im Neubabyl. *umma*. Inkonsequent ist Deutscher aber, wenn er hier Sätze wie *qibīšumma nārī litteram* (Nr. 261) als eindeutige Komplementsätze klassifiziert, obwohl auch Finalsätze denkbar wären, Sätze wie *kima šuddunam lā nile*“ū *ana be-ṭija aqbi* (Nr. 37) dagegen für ambigüe (kausal/Komplement) hält.

Das interessanteste Ergebnis von Kapitel 9 „The *Wh*-Functional Domain, Direct and Indirect Questions“ (S.137–148) ist die Feststellung, daß erst im Neubabyl. Fragepronomina indirekte Fragen einleiten – ein weiteres Indiz für die Entwicklungsfähigkeit und damit wenigstens in gewissem Umfang mündliche Lebendigkeit des Neubabyl.

Kapitel 10 „Functional Parallels for the Babylonian Development“ (S.151–163) nennt sprachtypologische Parallelen für die Entwicklung und den erweiterten Gebrauch von finiten Komplementen. Die Behauptung S.154f. Anm.58 zum sumer. Subordinativ auf /a/ „when several verbs are subordinate to a main predicate, the morpheme -a is repeated with each of them“ ist allerdings schon vor geraumer Zeit von C. Wilcke³³ widerlegt worden.

Das Schlußkapitel 11 „The Development of Complementation as an Adaptive Process“ (S.164–186) erklärt die zunehmende Bedeutung finiter Komplemente im Babyl. mit dem Bedürfnis, in einer zunehmend komplexeren Gesellschaft ein flexibleres Ausdrucksmittel zu besitzen.

Trotz obiger Kritik in einigen Punkten ist zu unterstreichen, daß Deutscher einen anregenden und durch eine reichhaltige Belegsammlung fundierten Beitrag zur historischen Grammatik des Akkad. geliefert hat. Wenn das Buch auch den einen oder anderen Linguisten anregen würde, sich dem Akkadischen mit seiner langen Sprachgeschichte und seinen noch vielen ungelösten Fragen zuzuwenden, wäre auch das zweite der selbstgesteckten Ziele erfüllt.

MICHAEL P. STRECK – Marburg/München

STRECK, MICHAEL P.: Das amurritische Onomastikon der altbabylonischen Zeit. Band 1: Die Amurriter. Die onomastische Forschung. Orthographie und Phonologie. Nominalmorphologie (Alter Orient und Altes Testament 271/1). Münster: Ugarit-Verlag, 2000. 414S. 24 × 17 cm. ISBN 3-927120-87-1.

The study of Amorite has moved a great step forward. Dr. Streck's monograph is a well documented description of the language giving at the same time a balanced critical survey of earlier contributions to our knowledge of Amorite language and history up to the Old Babylonian period. As the first volume of a longer monograph it offers an introductory essay on the Amorites and their role in Old Babylonian history and presents a detailed description of the orthography of the onomastical material and of the phonology and nominal morphology of the language. Further volumes in preparation will treat other

³³ In: T. Abusch et al. (ed.), *Lingering over words. Studies ...* W. L. Moran. HSS 37 (Atlanta 1990) 464–470.

aspects of Amorite grammar and present a comprehensive annotated list of names as well as a discussion of Amorite religion and other cultural aspects of Amorite onomastics (p. 24). For many years to come Das amurritische Onomastikon is likely to be the manual students and scholars will first refer to for information on Amorite matters.

The volume has a rather complicated double indication of sections and subsections. Thus the long list of Amorite loanwords in Old Babylonian Akkadian (pp. 83–123) constitutes subsection § 1.95, a part of section 8.3.1 termed *Alphabetische Liste von Lehnwörtern*. For the sake of convenience in this review I shall refer to pages.

The introductory essay treats both social and linguistic aspects of the Amorites. The social aspects include the physical environment of the nomads, the political history of contemporary Mesopotamia, the social and economic structure of nomadic society, and the relationship between the nomads and the settled population of Babylonia. The author discusses these aspects in a direct and straightforward way, constantly documenting his statements by citing source texts in transliteration and translation. He is very cautious not to draw far-reaching conclusions, particularly in relation to the biblical evidence. We are nowhere told about possible historical connections between the Amorites of the Old Babylonian period and the Amorites of the Old Testament and the author states that "ein früher vermuteter direkter Zusammenhang" between what he refers to as Yaminites (so-called Benjaminites) of Mari and the Benjamin tribe of the Old Testament cannot be proved (p. 48 note 3). The prudent statement almost invites a lurking suspicion that, after all, the similarity of names is not accidental and that the name of the smallest Israelite tribe may reflect a much greater past. The author also reviews the literary evidence of the Amorites and quotes among other passages the Martu myth stating that the Amorites "live in the hill country ... who dig out mushrooms (*uzu-dirig*) from the hills ..." (p. 74). He then concludes that neither the political nor "die sozio-kulturelle Reflexion" on the Amorites survived the Old Babylonian period (p. 75). Perhaps so, but the fourth chapter of the Book of Daniel seems to have preserved several reflexes of the myth. King Nebuchadnezzar (i. e. Nabunaid) will have his habitation with the beasts of the field. He will eat grass like cattle and be drenched with the dew of heaven (Dan. 4, 22).

The linguistic aspects treated in the introductory essay include the linguistic geography of the area, lexical borrowing and a survey of earlier research on Amorite onomastics. The author offers an impressive list of 138 Amorite loanwords in Akkadian (pp. 83–123), including several uncertain items marked by question mark, but little or no attention has been paid to Akkadian loanwords in Amorite. Admittedly the question of borrowing is problematic for a language only documented by secondary sources. However, the circumstance that Akkadian was the language of culture and prestige strongly suggests an extensive borrowing of Akkadian words into Amorite. This aspect of borrowing is a desideratum for further research.

The author treats the Old Babylonian orthography of the onomastical material and the phonology of the language in one chapter. In the chapters on nominal morphology he discusses the case and gender systems and nominal patterns (the so-called *Nominalformen*). Amorite has preserved the Semitic laryngeals *ʔ*, *h*, *h*, *ʿ* and the voiced uvular fricative *ġ* (Ghain), all of which except *ʔ* were lost in Akkadian. Old Babylonian orthography renders these foreign phonemes in varying degrees with H signs (*ha-*, *hi-*, *hu-* etc.) or it does not write them at all (zero representation). At least Mari and other varieties of peripheral Old Babylonian introduced these consonants and they are likely to have served as phonological markers of a foreign Amorite component. Presumably the situation was similar to that of modern Semitic languages in which particular consonants function as markers of foreign components of vocabulary. Compare for example modern spoken Arabic /p/ as

in Baghdadi *pāysékel* 'bicycle' and modern Turoyo Aramaic plosive or fricative emphatic /q/ in *ḏayfo* 'guest' (the latter borrowed from Arabic). None of these phonemes occur in native Arabic and Aramaic words respectively. Similar markers of foreign vocabulary are well-known from Western languages. In educated Standard German, for example, the nasal vowel of *Chance* and the voiced groove spirant of *Genie* signal a French lexical component.

Any contribution to Amorite grammar and vocabulary should be judged with sound criticism. This is true of earlier contributions and it is equally true of the book under review. In spite of the good quality of Dr. Streck's research many statements are open to criticism. In the interpretation of Akkadian texts grammar, dictionary and context usually decide the correct translation of a passage. With Amorite it is different. There are no Amorite texts, only Amorite proper names in Akkadian (and Sumerian) texts. Our interpretation of Amorite grammar and vocabulary is strongly dependent on our knowledge of other Semitic languages, particularly the later Northwest Semitic languages, and proper names have little or no context. Besides many names permit various possibilities of interpretation or cannot be analyzed at all. Another difficulty is the interpretation of Akkadian orthography in terms of entities of Amorite phonology. In his analysis of the name material the author is often strongly influenced by conventional Assyriological interpretation of cuneiform orthography as used for Akkadian texts. He discusses contraction of vowels (pp. 153, 155f., 163–167, 188f.), elision of syllables (pp. 161–163) and phonological change (pp. 167–172 etc.) as though Akkadian scribes offer a kind of phonetic transcription of Amorite. The reviewer disagrees with this approach and prefers to consider spelling variants reflexes of Amorite forms as *heard* by Akkadian speaking scribes (some of whom were presumably bilingual Akkadian-Amorite), *reinterpreted* in terms of Akkadian phonology and *rendered* in Akkadian cuneiform orthography. Unlike for Akkadian and Sumerian names there is no standard orthography for Amorite names and the ensuing uncertainty about the spelling of these names may have resulted in the considerable number of spelling variants.

An important philological tool for evaluating spelling variants is the principle of dual spellings. If in case of two or more spelling variants of the same Amorite name one spelling feature conforms to the rules of Akkadian grammar and lexicon whereas the other does not, the latter spelling should be considered closer to the actual Amorite form. Compare, for example, the variants *Be-lí-ne-ri* 1193¹, ARM 16/1 78, *Be-lí-ni-ri* 1194 and *Ba-aḫ-li-ni-ri* 1020 (all Mari). The spelling feature *be-lí* of the first two variants conforms to the rules of Akkadian (meaning 'my lord'). Accordingly the variant *ba-aḫ-li* should be considered closer to the Amorite form which we interpret as phonological /*ba'li*/ 'my lord'. Against the author (p. 324 *nīr*-) I prefer a reading /*nēri*/ 'my light' for the second component of the name. Variation of *ni* (*nē*) and *ne* is supported by Biblical Hebrew *nēr* 'light, lamp'. Quite often scribes show their knowledge of Amorite by spelling names etymologically and such spellings should be taken at face value, since bilingual scribes were much closer to the source language than any modern interpreter. For this aspect of the principle of dual spellings, compare the variants *ia-an/at-ti-in*-DINGIR 2987/3128 and *ia-an-ti-ni*-DINGIR 2994. The etymological spelling *ia-an-ti-in* of the verbal component suggests that we interpret the name as /*yantin*-ʔl/ 'El gave'. The assimilation *nt* > *tt* may be

¹ The number after a transliterated item refers to the corresponding entry in the Index of Names in I.J. Gelb, *Computer-Aided Analysis of Amorite*. AS 21 (Chicago 1980), 553 ff.

due to interference from Akkadian, but the unanimous evidence of Northwest Semitic suggests that it is a native Amorite feature. On the other hand final *ni* of *ia-an-ti-ni* is a sandhi spelling unwarranted by etymology and morphological analysis. Since sandhi spellings are fairly common in Old Babylonian, this Akkadian feature should not be taken as evidence for elision of postconsonantal ' in Amorite as done by the author (pp.238-240).

The case and state systems

The principle of dual spellings has a number of applications to Amorite nominal morphology and I shall use it below in evaluating the author's description of the case and state systems of the singular. Amorite has four cases marked by vocalic endings zero (zero case), *a* *i* and *u* cases, and two states *status rectus* and *status constructus*. In name medial position mimation is rare, it is optional in final position.

According to the author both zero case and *a* case mark subject and predicate, and function as vocative and genitive (pp.264-269 and 271-275). The *u* case marks subject and predicate (p.269f.). Only the syntactic function of the *i* case is unambiguous. It indicates the genitive case (p.270f.). The construct state ends in zero or *-u* (p.299f.). Forms ending in *-a* and *-i* are due to various sandhi features (pp.301-303). Thus the systems of case and state show considerable overlapping in syntactical function and the reviewer would venture to question the credibility of such a system, unless the assumption of linguistic change or the distribution of forms can bring some order in this chaotic situation.

Before going into details of analysis let us briefly consider Dr. Streck's definition of subject and predicate. The analysis of noun phrase names is often problematic and the author bases his definition on the discussion in John Lyons' Introduction to Theoretical Linguistics² (Streck p.262f. note 1). One solution mentioned by Lyons is the distinction between particulars and universals. Proper names as well as pronouns and phrases like *my friend* are particular terms, whereas 'common' and 'abstract' nouns as well as verbs, adjectives and adverbs are universal terms (Lyons p.337). On the basis of these distinctions Lyons formulates the principle that "whereas universal terms are found in both subject and predicate position ... particular terms are restricted to subject position" (p.338, cf. Streck p.263 note 1). In constructions of two equal terms the less specific term should be assigned to predicate position. Thus the author analyzes *i-lí-di-ta-an* 2705 (CT 48,29 rev.19) as predicate + subject (p.264), because the component phrase *ilí* 'my god' is less specific than the divine name Ditanu. By this definition of subject and predicate we gain clarity in the use of these terms, but then what does change of word order mean in "DA. GAN-*i-lí* 1444 and EŠ₄.DAR-*i-lí* 1680? Whatever this change of word order means, it is not explained by the author's analysis and by his definition of subject and predicate. Perhaps his definition does not match Amorite syntax at all? Instead it lies near at hand to apply the syntactic concept of topic and comment, another solution mentioned by Lyons (pp.334-337), and suggest that syntactic fronting indicates the topic. In its most simple form the topic (or subject) precedes the comment (or predicate). One states a topic and then comments on it. According to the alternative model of analysis the divine name Ditanu is the comment (predicate) of the first example, while the divine name Dagan is the topic (subject) of the second example. It goes without saying that in more complex construc-

² Cambridge 1968, often reprinted. The author quotes from the German edition (München 1984). My quotations below are from the English edition.

tions topic is not necessarily synonymous with subject and comment not synonymous with predicate. Below I shall apply this model of analysis to noun phrase names, unless specific morphological or syntactical features make the analysis unlikely.

The zero form

In verb phrase names the zero form marks the subject in *Ia-áš-ma-aḫ-i-el* 3109 for */yašma-ʿil/* 'El heard' and *Šu-ub-na-il* 5959 for */šubna-ʿil/* 'Please come back El' (vocalive)³. It denotes a genitive in *Ḫu-un-bi-el* 2341 for */hun-pī-ʿil/* 'Be merciful word (lit. mouth) of El'. Note that in the last mentioned example the construct state form *pī* has zero ending because the stem ends in a vowel. In noun phrase names the zero form marks the predicate in */ʾilī-dītān/* 'My god is Ditanu' mentioned above and *Ḫa-(am)-mu-ra-bi* 2153 (1911) for */ʾammu-rāpī/* 'The (paternal) uncle is healer', whereas it denotes a genitive in *Mu-tum-(e)-el* (4829) 4830 'Man of El' (both Babylonia). For the lax use of case endings and mimation, compare the variants *Mu-tu-i-la* 4816 (Mari) and *Mu-tum-e-lum* UM 11/1 p.58 No.92 quoted by J.-M. Durand, *Studi epigrafici e linguistici* 8 (1991) 83 (Babylonia). The principle of dual spellings points to the Amorite forms as */mutu-ʿil/* and */mutu-ʾila/*. Spellings of similar name forms quoted by Durand pp.82–84 support this conclusion. These syntactic constructions share the common feature of permitting the zero form only in name final position. However, as in Akkadian predicative adjectives take the form of the stative of the verb as in *Ia-ḫa-ad-e-ra-aḫ* 3234 (cf. p.359) for */yaḫad-yaraḫ/* 'The only one is the Moon god'. Unlike the author (p.268) I analyze this name as stativ of verb + subject. The wide use of the zero form and its distribution suggest that it is a pausal phenomenon rather than a case form.

Spellings like *Zi-me-er-^dUTU* 6563 and *Zi-im-ru-^dUTU* 6531 (both Babylonia) are variants of the same name and the principle of dual spellings suggests that the former is an Akkadianizing spelling whereas the latter is closer to the actual Amorite form. Dr. Streck may or may not be right in translating 'Schutz ist Šamas' (p.269). An alternative translation is 'Schutz des Šamas'. However, to the Akkadian scribe the distinction between the two constructions may have been unimportant, since in Amorite they share the same expression of form. Compare *Mu-ut-bi-si-ir* 4846 and *Mu-tu-bi-si-ir* 48 10 'Man of Bisir' (both Mari). The former type of spelling without intervening case vowel conforms to the Akkadian treatment of construct state forms, while the latter with intervening case vowel does not and should be considered closer to the Amorite form.

The *a* form

A brief initial remark on the lexical distribution of the ending *-a* is appropriate. It is very common in the onomastical material and it occurs in name medial as well as final position. However, *a* forms are largely restricted to appellatives, including some appellatives used as divine names like *ilu* 'god' and El the god par excellence, *ḫālu* 'maternal uncle' and the designation of a clan god, *šūru* (*zūru*) 'rock' and others. This is in neat contrast with a number of divine names that do not permit *a* forms. *ēš₄.DAR*, *^dUTU* and *^dDA*.

³ Based on a comparison with Biblical Hebrew and Arabic the reviewer reconstructs a short medial vowel of closed syllables in preterites like *yašub* and imperatives like *šub* from hollow roots, see E. E. Knudsen, *An Analysis of Amorite*, JCS 34 (1982) 8f. and *Amorite Grammar. A Comparative Statement*, Studies Wolf Leslau I 880 (Wiesbaden 1991).

GAN are logographic spellings and accordingly inconclusive, but common final spellings like *-ia-ra-ah*, *-li-im* and *-sa-ma-aš/āš* have no *a* form variants.

Unlike the zero form the *a* form is used in both medial and final position. In medial position it only occurs in noun phrase names and by the tentative definition given above it indicates the subject. However, the author is probably right in assigning predicate function to these forms (p. 278), since this analysis will yield a simpler and more uniform distribution pattern. Thus the topic is not identical with the subject in *I-la-kab-ka-bu-ú* 2534 'A god is his star' and *A-ḫa-ta-na-ah-mi* 217 'A sister is my comfort' the latter for */ahāta-na'mī/* (both Mari).

A diachronic argument supporting the author's analysis of this entity as a predicative is the existence of a cognate formation with the same function in Eblaite and Old Akkadian personal names⁴. It is characteristic of Amorite names that predicative *-a* is never followed by mimation. Whereas in name medial position the writing of mimation is optional in the *u* case, though relatively rare, the lack of mimation in predicative forms shows that scribal tradition considered these forms as distinct from the accusative. The predicative should be considered a state of the noun and compared with the Akkadian nominal stative in a phrase like *awilum šū šarrāq* 'that man is a thief' (Code of Hammurapi). I would hesitate to go as far as the author and the scholars he quotes (pp. 288–290) and assume that the so-called absolutive case which includes the predicative is the precursor and early form of the accusative. The form and function of the accusative case is well documented in so diverse Semitic languages as Akkadian, Classical and Literary Arabic, Geez and Ugaritic. This establishes it as Proto-Semitic, unless it is the result of a later wave-like diffusion which speculation based on a morphological entity consisting of a single *a* vowel is not enough to substantiate⁵.

In name final position the *a* form marks the subject in verb phrase names like *Iš-me-(eh)-ba-la* 3812 (3816)⁶ 'The lord (or Baal) heard' (both Diyala) for */yašma'-ba'la/*, com-

⁴ For the predicative, see for example G. Buccellati, *The Amorites of the Ur III Period* (Napoli 1966) 194; I. J. Gelb, *La lingua degli amoriti* (Roma 1958) 155; the same author's *Old Akkadian writing and grammar*. *MAD 2* (Chicago 1961) 146–153; On the Origin of the West Semitic *qatala* Morpheme, *Symbolae Kurylowicz* (Warszawa 1965) 73–76; and Ebla and the Kish civilization, in: L. Cagni (ed.), *La lingua di Ebla* (Napoli 1981) 32; Knudsen 1991 p. 878 (cf. preceding note); M. Krebernik, *The linguistic classification of Eblaite*, in: J. S. Cooper/G. M. Schwartz (ed.s), *The study of the ancient Near East in the twenty-first Century* (Winona Lake 1996) 244; H.-P. Müller, *Neue Erwägungen zum eblaitischen Verbalsystem*, in: L. Cagni (ed.), *Il bilinguismo a Ebla* (Napoli 1984) 168–171; and J. Tropper, *Die Endungen der semitischen Suffixkonjugation und der Absolutivkasus*, *JSS* 44 (1999) 180. According to Gelb 1965 p. 79 predicative *-a* gradually evolved as an ending of the stative, later the perfect of West Semitic. Gelb also took it to indicate secondarily the accusative case.

⁵ Note the methodologically correct statement by H.-J. Sasse that the Absolute-Subject-Case system documented in contemporary Cushitic "was in the process of shifting to a Nominative-Accusative system by the time of the split into individual [Semitic] languages" (quotation in Streck p. 289). However Eblaite, Old Akkadian and Amorite belong to a much later period than that of the assumed split into individual Semitic languages.

⁶ Cf. R. M. Whiting, *Old Babylonian Letters from Tell Asmar*. *AS 22* (Chicago 1987) index.

pare the Mari variant *Iš-me-eḫ-ba-al* 3815, all with Akkadianizing prefix and umlaut feature. As marker of the subject the *a* form is by far not so common as the zero form. However, as marker of the predicate and even in the function of vocative and genitive it is well documented. Compare for example *Am-mi-di-ta-na* 730 'My (paternal) uncle is Ditanu', *Su-ub-^di-la* 5956 'Come back El' and *Zu-(ú)-i-la* 6596 (6631) 'Belonging to the god (or El)' literally as in the German paraphrase 'Der des Gottes/El' for /*ḡu-ila*/. The diverse functions and the distribution suggest that final *-a* is a particular marker of name final position.

Unlike the author (p. 275f.) I analyze /*ṣaduqa*/ in *Am-mi-za-du-ga* 753 'My (paternal) uncle is just' and similar predicatives as verbal statives rather than adjectives.

Apparently the absence of verb phrase names with object constructions in the accusative has made the author suggest that the predicative state in *-a* represent an early stage of the accusative (cf. p. 289f.). It is a dangerous procedure to base oneself on an *argument e silentio* and launch into hypothetical speculation. Perhaps Amorite was not that archaic and perhaps there is incidentally no evidence for the expected accusative? Perhaps there is even some indirect evidence for it? In the interpretation of Amorite names one is often confronted by a choice between a more or less convincing grammatical solution and acceptance of a form as an incorrect spelling. If *Sa-mu-i-la* 5471, *Su-mu-i-la* 5662 (both Mari) and *Su-mu-me-el* 5685 (with added *-ma*) are construct chains meaning 'Offspring (lit. name) of El' (cf. pp. 274 and 304), does *Sa-ma-me-el* 5433 (Mari) represent an object phrase without verb or is it just an incorrect spelling? If *Su-mu-la-lí* (NI)-*ia* 5680 means 'Verily I have a name/offspring', does *Su-ma-li-ka* 5586 represent an object phrase without verb or is it just an incorrect spelling? Another possible example of an object phrase name is *Ia-si-im-su-mu-ú* 3467 'He established his name/offspring' unless /*šumuhū*/ is subject and the phrase means 'His name established'. In either case parallelism would indicate that *Su-mu-ia-si-im* 5670 has the same meaning in spite of the defective writing of the vowel (both Mari). Even if the evidence for an accusative case is meagre, it seems a premature conclusion that the predicative state in Amorite names represents an early stage of the historical accusative.

The *u* and *i* cases

An initial remark on the use of case endings in Akkadian personal names is in order. In Old Babylonian case distinctions in personal names are optional (cf. W. von Soden, GAG 63f.). It is my impression that more often than not the nominative functions as a common case form. The letters of Hammurapi refer ten times to the personal name *Taribatum* invariably spelled *Ta-ri-ba-tum*: once as subject, once as object and eight times in genitive position. A similar lax use of case forms at the end of Amorite names makes a distinction of genuine Amorite forms and Akkadianizing spellings difficult. The author is probably right in taking spellings like *Sa*/[*s*]*u-mu-a-bi-im* 5464/5607 'Offspring of the father' (both syntactically nominative) as evidence for a final *i* genitive (p. 270). A piece of supporting evidence is [*Su*]-*mu-a-bi-ia* 5604 'Offspring of my father' with the genitive form of the pronominal suffix. Unlike the lexical items *abu* 'father' and *aḫu* 'brother' (both having stem variants ending in a long vowel) most other appellatives end in zero (pause) or *-a* in name final position irrespective of case. Contrast for example the spellings *Ia-mu-ut-ba-al* 3363, *E-mu-ut-ba-la* 1627 and *E/ia-mu-ut-ba-lum*^{ki} 1629/3369 'Baal died'. The last mentioned spelling conforms to the rules of Akkadian and the principle of dual spellings suggests that in this environment phonological /*ba'al*/ (pause) and /*ba'la*/ are the true Amorite forms for the *casus communis*.

However, for stems ending in a long consonant the evidence for case distinctions is hardly conclusive for the final position. Some nouns like 'ammu 'paternal uncle' have no *a* forms and presumably follow the *abu* pattern (except for the stem final variants ending in a long vowel), whereas others have *a* forms and presumably follow the *ba'lu* pattern. In name final position the most common syllabic spellings of the divine name *Haddu* are *-a-du* and *-e-da*. Sometimes variations occur even within the same name. In Alalakh we find *l-lí-a-du* 2689 (UF 1,214,5) and *l-li-e-du* 2684 'My god is Hadad' as well as *utu-ši-a-du* 6276, *Sa-am-si-e-da* 5337, *Sa-ap-si-a-du* 5366 and *Sa-ap-si-e-da* 5367 'My sun is Hadad' (compare Ugaritic *špš* 'sun, sun god'). The spellings with *-a-du* conform to the rules of Akkadian orthography for native words and I propose to see in these spellings a cuneiform rendering of the pausal form /*hadd*/.

With the qualifications stated above the use of the *u* and *i* cases is clear. As expected the former is a nominative and the latter a genitive, as in *Mi-il-ku-ma-DINGIR/il* 4696⁷/4697 'Verily the king is El' and *Ka-zu-ri-ḫa-la* 4007 'Like a rock is the (maternal) uncle' the last mentioned form for /*kašūri-ḫāla*/ (or *zūri*). I interpret *milku* as 'king' rather than 'Rat' as done by the author (p. 276). In pause the form is *malik*. Compare *l-lí-ma-lík* 2750 and *l-lí-mil-ku* 2755 'My god is Milku (lit. the king)' (both Mari). The latter is an Akkadian spelling.

For the construct state nominative in *-u*, see the discussion above under the zero form.

Dual and plural forms

The evidence for dual and plural forms is slight. The author discusses forms of the geographical name *Dimtān* lit. 'Two towers' (p. 306) and concludes that the dual endings *-ān* (nominative) and *-ēn* (genitive, i.e. oblique case) are identical with the dual endings of Akkadian "was wenig überrascht" (ib.). The statement is still somewhat surprising, for the forms look exactly as we would expect them to be if continued lineally from Proto-Northwest Semitic.

In connection with plural forms the author discusses *l-lí-bi-na-a-ia* 2701 and rejects the reviewer's analysis of the second component as an oblique construct plural 'my sons' (p. 308). From a comparative point of view the issue is important. Either there is evidence for an Amorite innovation *-ay* (cstr. pl.) shared with later Northwest Semitic languages or, if the author is right, there is no such evidence and the form should be taken as a derivative diminutive suffix *-āya* or perhaps better *-āy* or *-ay*, since the author fails to explain final *-a*. In some of the cases quoted parallel evidence supports the author's position, as in *l-lí-ši-im-ḫi* 2772 vs. derivative *l-lí-še/ši-im-ḫa-ia* 2770f. and ARM 16/1, 123 'My god is my pleasure' (all Mari), whereas in other cases there is no such supporting evidence. Even parallel evidence is no proof and the issue remains undecided.

This overlong review has pointed to a number of interpretations of Amorite names on which author and reviewer disagree. However, it is the nature of reviews to focus on points of disagreement and to pass over in silence many points of agreement. I have no doubt that the book under review represents an important step forward in the study of Amorite. Assyriologists and students of Northwest Semitic languages will be grateful to the author for this stimulating book.

EBBE EGEDE KNUDSEN – Frederiksberg

⁷ Cf. S. Dalley e.a., *The Old Babylonian Tablets from Tell al-Rimah* (London 1976) index.

BROWN, DAVID: *Mesopotamian Planetary Astronomy-Astrology*. (Cuneiform Monographs 18). Groningen: Styx, 2000. xii, 322 pp. 25 × 17 cm. ISBN 90-5693-036-2. Price: Hfl. 180,00.

Relying solely on the title of this book the reader might expect a full coverage of a 3,000 year long history of celestial divination and sky-watching leading to the elaboration of the highly precise mathematical astronomy of the second half of the 1st millennium. The study concentrates instead almost exclusively on the late Neo-Assyrian period (750–612 BC), but this narrower focus finds ample justification in the author's main thesis that this period witnessed a change of paradigm from an earlier science oriented towards the interpretive imperatives of a consecrated body of divinatory literature, chiefly represented by the series *Enuma Anu Enlil*, and a later one which developed out of it and which, without substantially shifting the focus away from divination, did however recognize that the cyclical character of celestial phenomena meant that a key to their predictability could be uncovered if records of reliable observational data were compiled and interpreted over a significant period of time. Brown names the former science the EAE (*Enuma Anu Enlil*) paradigm, and the later one the PCP (Prediction of Celestial Phenomena) paradigm. Brown's use of the term paradigm follows the method laid out by the famous historian of science Thomas Kuhn in his epochal study *The Structure of Scientific Revolutions* (Chicago 1962). While recognizing that Kuhn's terminology may be somewhat dated, he nevertheless assumes the general validity of his approach (p.9), and indeed openly reasons along Kuhnian lines on a number of issues, such as the character of the EAE and PCP paradigms as "normal science", and the efforts of Mesopotamian scholars as the typical puzzle-solving activity which surrounds and indeed validates normal science incrementally (e.g. pp. 126 and 161). Brown's avowed goal is nothing less than to demonstrate the character of these two paradigms as science on a par with Ptolemaic astronomy and Newtonian mechanics, and thereby to bring Mesopotamian astronomy-astrology into the more general scholarly forum of historians and philosophers of science.

In Chapter 1 the author discusses the actors responsible for this intellectual revolution, namely the families of scholars residing at the Assyrian court in the late 8th and 7th centuries as well those corresponding with the king from more distant locations. He argues that, far from being a backwater in comparison with Babylon, the Assyrian capitals were hotbeds of cross-cultural exchange, with a large number of resident foreigners and experts in theological and scientific speculation. The libraries of Nineveh were undoubtedly the best cultural repositories in Mesopotamia. These factors, coupled with a genuine interest of the Sargonid rulers in matters scientific and divinatory as long as they focused on the figure of the king as the apex of the entire civilization, created an environment favorable to an intellectual breakthrough. At the end of the book Brown comes back to this subject, suggesting that the existence of competition between scholars at the Assyrian court may have been one of the factors which led to the emergence of the PCP paradigm and the first cuneiform astronomy (pp. 240–242).

Chapter 2 is devoted to the complex terminology describing the seven known "planets" (Sun, Moon, Mercury, Venus, Mars, Jupiter, and Saturn) and their ominous phenomena in texts dated 750–612 BC. Brown resolutely takes a diachronic approach which posits that names for celestial bodies changed over time. Surprisingly, this fact has often been overlooked by scholars who study together texts separated by several centuries and assume an uniformity of terminology which remains to be demonstrated. The author not only does much to explain this nomenclature, whose complexity can be appraised by a quick glance at any entry of Gössman's *Planetarium Babylonicum*, but more importantly

he clarifies the system of multivalent terms for planets and constellations at the synchronic level, proposing a five-tiered nomenclature reflecting their level of polysemy (pp. 54–63). I feel he is less successful in his attempt to classify the associations between celestial bodies and their various names according to the following five types: basic, theological, learned, observational, and symbolic (pp. 63–74). How are we to distinguish between what is “theological,” “learned,” and “symbolic,” given the basic interconnectedness of these categories of thought in Mesopotamia, and considering that in most cases the genesis, development, and sometimes even meaning of these speculations are entirely concealed to us. The balance of the chapter is devoted to an analysis of the planetary phenomena which were considered ominous; here the author notes a strong convergence between the observations recorded in the NMAAT (= non-mathematical astronomical-astrological texts), that is to say, the astronomical diaries and other observational texts such as eclipse records, and the ominous phenomena recorded in the letters and reports sent to the Assyrian court.

In chapter 3 Brown expounds the cornerstone of his argument. Here the components of the EAE paradigm are laid out and explained in detail. His main contention is that the several schemes giving periods for recurring celestial events, which are often assumed to prove the existence of a predictive astronomy already in the 8th and 7th centuries, were in fact used essentially for divinatory purposes. They were not meant to predict the movements of the heavens, stars, and planets, but rather to make them amenable to ominous interpretation. This notion shocks the reader at first, because we are so accustomed to view these texts within a scientific continuum, as crude forerunners of the more sophisticated schemes yet to emerge. But the author invites us to see them in a different light, arguing that their very intent was completely different, not crude measurement, but simply the establishment of regular, “ideal” periods which could produce a sufficient number of observational anomalies to validate the divinatory enterprise, a substantial portion of which was based on interpreting the occurrence of phenomena outside their preestablished temporal groove (e.g. a 30-day lunar month is normal, therefore favorable, a 29-day month is abnormal, therefore an ill-boding omen). Among these schemes Brown includes *Mul.Apin*, *i.NAM.giš.hur.an.ki.a*, and the *Astrolabes*. He assumes earlier dates than most scholars for the composition of these texts, especially EAE and *Mul.Apin*. Although they may have been elaborated over extended periods of time, he argues that the paradigm which underlies them was already in place by the end of the Old Babylonian period. The second part of this chapter is devoted to an analysis of the code for interpreting celestial omens, which Brown argues was considerably expanded during the Neo-Assyrian imperial period. The reader is treated to a particularly insightful interpretation of the intellectual enterprise of divination along the lines of Lévy-Strauss’s structuralist paradigm (pp. 130–132): in the omen collections horizontal relationships between protasis and apodosis are syntagmatic, vertical ones between protases, and between apodoses, are metaphorical.

Chapter 4 is devoted to the PCP paradigm which emerged in the 8th and 7th centuries and continued until the beginning of the Christian era. Most of the phenomena recorded in the Almanacs, Diaries, Goal-year Texts, and Eclipse and Planetary records are those that were considered ominous in the series *Enuma Anu Enlil*, and these texts provided the material out of which the predictive mathematical astronomy was elaborated. Therefore the PCP paradigm emerged out of the divinatory enterprise, although it did not seek to replace it with a more elaborate science; rather, Brown stresses that the prediction of phenomena gave an additional service to diviners, who still had to observe the phenomena to determine their ominous meaning fully (p. 168). True, some MAAT (mathematical astronomical-astrological texts) appear to have been created “for their own sake,” since they have no obvious connection to the phenomena deemed of interest in the previous

EAE paradigm. Brown, however, thinks it is more likely that the reasons why they were compiled are not yet understood (p. 170). As for the evidence for the recording of data that were not directly ominous, he assumes it was to done to better predict the same future recurring ominous phenomena (p. 190). The interest in predicting phenomena, and the belief that they could be predicted by the elaboration of ever more accurate schemes and records of observations, was, in his own words, the *revolutionary thought* of the Neo-Assyrian scholars (pp. 206–207). Although he recognizes that during the Neo-Assyrian period the art of prediction was in its infancy, he points out that the very existence of more accurate eclipse predictions by the end of that period is in itself indicative of the then successful emergence and implementation of the PCP paradigm (pp. 200–201).

Chapter 5, entitled “A Revolution of Wisdom,” concludes the study. The steps which led to the change of paradigm are laid out in a chart (pp. 209–211). The *revolutionary thought* that accurate prediction was possible through the use of characteristic periods and parameters derived from the record of ominous phenomena was a mid 8th century event, although it underwent substantial evolution until the end of the Assyrian empire. Although he does not state this clearly, it is obvious that the emergence of continuous and accurate record of observations (diaries, eclipse records) in the second half of the 8th century indicates that a new way of thinking had occurred to Mesopotamian scholars. This new science lacked, as all other Mesopotamian sciences, a body of theoretical writing. The theory was probably transmitted orally, and the subject of constant discussion and elaboration; on this point I find myself disagreeing with the author who suggests that theoretical texts may have been written on more perishable media (pp. 221–222). This chapter follows with an important digression on the role of the gods in the workings of the universe, which can be summarized as follows: there was no natural philosophy in Mesopotamia, the gods were still present in the cosmos and affected it continually (p. 234). In another important parenthesis on *Enuma eliš*, Brown points out that the Babylonian Epic of Creation can be viewed as sustaining the same premisses as are found in EAE. Specifically, the universe is created in an ideal manner by the god Marduk (30-day months, lunar opposition on the 15th day, etc ...), suggesting that the core hypothesis of the EAE paradigm (observations which fit the ideal model are good omens, those which do not are bad omens), did not fundamentally change over time (pp. 235–236). In fact, the survival of the core hypotheses of the EAE into the PCP paradigm could be viewed as a Mesopotamian equivalent of the Greek injunction to “save the phenomena” (pp. 219, 239). In short, cuneiform astronomy constituted an investigation into the nature of the universe, into the workings of its preordained designs (Sumerian *giš.ħur*, Akkadian *uṣurātu*), although the author’s theorization that the *me*’s were equivalents of the *giš.ħur* probably reflects a first-millennium conflation of these Sumerian concepts, the *me*’s having originally a more restricted meaning. The book ends with very useful appendices and a bibliography.

To conclude, it must be stressed that because of the non-explicit character of Mesopotamian learning the author’s thesis cannot be argued with native statements to support it. In spite of this he has made a convincing case, argued with an obvious mastery of the technical and theoretical aspects of his subject. A careful reading of this book will reward anybody who undertakes it, but I must stress that it will be equally challenging to assyriologists with no knowledge of cuneiform astronomy and astrology as it will be to historians of science unfamiliar with assyriology. Yet, Brown’s thesis will have to be taken into account in any future discussion of Mesopotamian science, if not of general history and philosophy of science. This is definitely a book which needed to be written, and one hopes that its author will find many other topics to research with equal brio.

PAUL-ALAIN BEAULIEU – Cambridge, Mass.

GONG, YUSHU: Die Namen der Keilschriftzeichen. (Alter Orient und Altes Testament, 268). Münster: Ugarit-Verlag, 2000. VIII, 228 S. ISBN 3-927120-83-9.

Die Beschäftigung mit den Namen der Keilschriftzeichen gehört seit je zu den Randgebieten der Assyriologie, und so braucht es nicht zu verwundern, daß Yushu Gong die Forschungsgeschichte auf einer halben Seite behandeln konnte. Am Beginn der Forschung steht Viktor Christians grundlegendes Werk über die assyrisch-babylonischen Keilschriftzeichen aus dem Jahre 1913, und es ist abzusehen, daß nach bald neunzig Jahren das hier vorliegende Werk an seine Stelle treten wird. Yushu Gong hat sich schon mehrfach mit dem Thema beschäftigt und sich als Spezialist für Zeichennamen etabliert.

Das erklärte Ziel des Verfassers ist es, ein Nachschlagewerk für die Zeichennamen vorzulegen. Dem entsprechend umfaßt die „Liste der Namen der Keilschriftzeichen“ mehr als die Hälfte des Buches. Diese Liste ist nach den Textcorpora, in denen Namen von Keilschriftzeichen bezeugt sind, gegliedert, nämlich: Ebla, altbabylonische Gattungen und Fundorte, Hattusa, Emar, Assur, und die Hauptmasse der Bezeugung, die kanonischen Fassungen der lexikalischen Listen („Texte aus Mesopotamien [neubabylonisch / neubabylonisch]“).

Im einleitenden Teil des Buches werden diese Textcorpora kurz beschrieben. Dieser Teil behandelt weiters die Typen der Zeichennamen, nämlich einfache Lautnamen, reduzierte Lautnamen, kombinierte Lautnamen, akkadische Wortnamen sowie als umfangreichste Gruppe die sog. Aufbaunamen. Weitere Themen sind die Endungen der Zeichennamen, die Mehrnamigkeit von Keilschriftzeichen, die Orthographie der Zeichennamen, sowie fehlerhafte Schreibungen.

Am Beginn des Buches gibt Yushu Gong eine Definition von „Zeichennamen“ als Identifikationsetikett eines Zeichens oder eines Kompositums. Sicher zu Recht postuliert er Zeichennamen als Kommunikationsmittel über die Schrift bereits in den frühesten Stadien der Schule (é-dub-ba-a „Haus, wo die Tafeln ausgeteilt werden“). Die Erwartung aber, daß es ein akkadisches oder sumerisches Wort für „Zeichennamen“ (im heutigen assyriologischen Sinn) geben sollte, trägt dem Umstand nicht Rechnung, daß man bei der bloßen Verwendung der Zeichennamen ohne diesen Begriff durchaus das Auslangen findet; erst bei der Reflexion über Zeichennamen bedarf es dieses übergeordneten Begriffs. Auch für unser Alphabet genügen im Alltag die Sammelbezeichnung „Alphabet“ und die einzelnen Bezeichnungen der Buchstaben („a“, „be“, ...). Für die Keilschrift kennen wir den Begriff (sum.) gú-sum, (akk.) *mihištu* „Schrift, Schriftzeichen“¹, der im Sinne dieser Sammelbezeichnung verwendet werden kann. Instrukтив für diese Verwendungsweise sind folgende Belege: Li B 18-21²: *‘nisaba si-zu im-ma si ba-ni-in-sá šà dub-ba-ka gu-sum mi-ni-in-sa₆-sa₆* „Nisaba (selbst) ... führt deinen Finger auf dem Ton, auf der Tafel verfeinert sie die Schriftzeichen“. In *Scribal Activities*³ heißt es nach einer Aufzählung der vom Schüler gelernten lexikalischen Listen (der *terminus technicus* für die Listeneintragen ist sum. mu⁴) in Z. 15: *gu-sum-bi mu-da-pà-dè-en* „ihre Zeichen kann ich wiedergeben“, und in Z. 34f. *um-mi-a-gu₁₀ gu-sum 1-àm mu-un-pà-dè geštu₂-gu₁₀-ta 1 2 bí-ib-daḥ-e-en* „mein Meister gibt mir ein Zeichen vor, und ich kann aus dem Gedächtnis mehr als eines hinzufügen“, worin die Beschrei-

¹ Å. W. Sjöberg, ZA 64 (1975) 160 zu Z. 19 mit Bel. und Lit.

² H. L. J. Vanstiphout, JCS 30 (1978) 38f.

³ M. Civil, in: *Mélanges Birot*, 67ff.

⁴ SP 2.38, vgl. B. Alster, *Proverbs of Ancient Sumer* (Bethesda 1997) ad loc.

bung einer Übung mit akrographischen Listen vorliegt⁵, bei der neben der Kenntnis der Zeichen die Kenntnis der Lautwerte und, darin inkludiert, der praktischen Bezeichnung der Zeichen, geübt wird. Wörter für „Aussprache, Lautwert, Lesung“ und „Bezeichnung, Name“ lassen sich in der bekannten Stelle Examenstext A⁶ 12 finden: *saḡ nam-(dub)-sar santak₄(Diš) dili-bi ḡ-bi ḡ-àm ḡiṣ-àm [. . .] ḡ-dé-bi i-zu-u : re-ṣ pup-šar-ru-ti sa-an-tak-ku ü-ten šu-u ri-gim-[šu] [šēš-šī-š]u šu-uš Diš i-kun ni-bit-su ti-de-e* „Der Anfang der Schreibkunst ist ein Keil: dieser eine hat sechs (verschiedene) Aussprachen: [er bezeichnet] (auch die Zahl) ‚60‘. Kennst du den Namen (des Keiles)?“ (Übers. Å. W. Sjöberg). Die Frage nach der Relation dieser Stelle zu den ganz überwiegend in lexikalischen Listen bezeugten Zeichennamen birgt jedoch Unsicherheiten. Im Rahmen der Komposition stellt die Stelle den Beginn des „Examins“ dar, bei dem grundsätzlich die Antworten nicht gegeben werden; es ist daher nicht sehr wahrscheinlich, in der die Fragen einleitenden Feststellung „Der Anfang der Schreibkunst ist ein Keil (*santaḡ*)“ eine vorweggenommene Antwort auf die Frage nach dem Zeichennamen zu sehen. *santaḡ* ist sowohl als Zeichennamen für den senkrechten Keil (Diš)⁸, als auch als *terminus technicus* für den (senkrechten) Keil und als Bezeichnung für „Dreieck“ in mathematischen Texten bekannt. Die Formulierung der Frage legt *ḡ* = *riḡmu* als „Aussprache, Lesung“ und *ḡ-dé* = *nibītu* als „Benennung, Name“ nahe⁹. Ob es sich dabei um „Zeichennamen“ im Sinn der lexikalischen Listen handelt, muß offen bleiben. Die Deutung dieser Stelle durch Gong (S. 38) kann nicht ganz überzeugen: Hier ist *saḡ* doch wohl in der Bedeutung „Beginn, Anfang, Ausgangspunkt“ zu verstehen, und nicht als „Keilkopf“, wie es Gong aus der in Anschluß an Miguel Civil richtig gedeuteten Glosse *saka-ba-min* (= *saḡ gaba-tenū*) im Assur MA Excerpt S⁷ zu Ea II (MSL 14, 261) übernimmt; hier scheint *saḡ* mit Civil *terminus technicus* für die Zeichenbeschreibung und nicht ein Zeichennamen, zudem eine Zeichennamen eines singulären Typs, zu sein¹⁰.

Die Einleitung stellt einen guten Überblick über grundsätzliche Fragen, wie sie sich aus dem Umgang mit den Zeichennamen ergeben, dar. Die Arbeitsweise des Autors ist sehr gewissenhaft, manchmal übervorsichtig; der Rez. hätte z.B. keine Bedenken, die verschiedenen vokalischen Endungen im 1. Jt. dem in literarischen Texten allgegenwärtigen Abfall der Endungen (mit oft falscher schriftlicher Restituierung) zuzuweisen. Yushu Gong hat mit seinem Werk ein solides Handbuch vorgelegt, das für eine Vielzahl weiterer Forschungen, sei es nun eine Entwicklungsgeschichte der Zeichenformen unter Einbeziehung der Zeichennamen bis hin zu Fragen der sumerischen Phonologie, wertvolle Dienste leisten wird. So dürfen wir dem Autor für seine mühevollen Sammlerarbeit danken und seinem Werk eine weite Verbreitung wünschen.

MANFRED SCHRETTER – Innsbruck

⁵ Civil, o.c. 77 zu Z. 34.

⁶ W. Sjöberg, ZA 64 (1975) 137 ff.

⁷ Vgl. die „Liste der Texte, in denen Zeichennamen vorkommen“, S. 203 ff.

⁸ In der „Liste der Namen der Keilschriftzeichen“ unter Diš aB (S. 84), mA (S. 93) und nA bzw. nB (S. 110).

⁹ *ḡ-dé* mit der akk. Übersetzung *nibītu* ist weiters in Hunger, Uruk Nr. 146 Vs. 9'-10' in lückenhaftem Kontext bezeugt.

¹⁰ Zur Erweiterung unseres Erfahrungshorizonts wäre es vielleicht nicht uninteressant, aus der Feder Gongs Unterschiede und Parallelen zur Bezeichnung von Graphemen im chinesischen Schriftsystem zu erfahren.

ABUSCH, TZVI / KAREL VAN DER TOORN (eds.): *Mesopotamian Magic. Textual, Historical, and Interpretative Perspectives*. (Ancient Magic and Divination 1). Groningen: Styx, 1999. xvii, 299 pp. 17.5 x 24.5 cm. ISBN 90-5693-033-8. Price: EUR 88,00.

This volume, whose publication follows a conference on Mesopotamian magic and divination held in 1995 at the Netherlands Institute for Advanced Study in the Humanities and Social Sciences¹, is a compilation of some of the most important contributions to the study of Mesopotamian magic in recent years. This volume and a few other recent publications¹ prove that the study of Mesopotamian magic has reached a stage where new and improved textual editions meet penetrating syntheses and methodological discussions. It also marks the growing awareness that magic is a unique human experience, a crossroads where social history, history of science, sociology, and anthropology meet.

The book opens with W. van Binsbergen and F. Wiggermann's "Magic in history: A theoretical perspective, and its application to ancient Mesopotamia" (pp. 1–34). The authors' main argument is that the hegemonic domain of control – the domain upon which the central power systems of ancient Mesopotamia are based, namely the divine-theistic system and the political-royal system – encapsulates other "experiences of control in the instrumental and interactive domains, as alternative domains of action and experience rival to the political domain of hegemonic control". Magic, argue van Binsbergen and Wiggermann, is not "a rebellious counter-ideology maintained by identifiable subjugated groups; rather [...] a dislocated sediment of pre-hegemonic popular notions of control which have ended up in the hegemonic corpus" (p. 16, emphasis in text). The authors turn special attention to forms of magic which were "less well adapted to the hegemonic enterprise, and therefore less well attested". In this respect a contrast between "orthodox *āšipūtu*" and the "Art of the Healer, *asūtu*" is presented (p. 29), as well as the sub-corpus of incantations against snakes, scorpions, and dogs (p. 32).

In "The poetry of magic," (pp. 35–48). N. Veldhuis emphasizes the rhetorical function of such literary devices as parallelism, similes, chiasm, rhyme, and word play in incantations. Mesopotamian incantations, however, were not considered by the ancient scribes to be 'literary texts'. His careful literary analysis of various Old-Babylonian incantations is insightful, yet I cannot follow the line of reasoning leading to his key thesis. Ancient Mesopotamian scribes did not assign incantation texts to their literary corpus, not because these texts were "not meant to entertain, to display verbal virtuosity, or to construct imagined worlds", but simply because there was no such intrinsic Mesopotamian concept of 'literary corpus', or *belles lettres*. Therefore, Assyriologists should not expect "to receive support from ... ancient colleagues" in this matter, for, by definition, the modern concept of a 'literary text' is alien to the Mesopotamian world. Furthermore, as I argue elsewhere,² not all the texts labeled by the scribes as 'incantations' were, in Veldhuis words, "used in magic rituals, in order to influence the course of events". Some specimens of this especially rich literary genre were not used in magical practice, (although, most probably, they did originally derive from this context), but, in their written form, were intended precisely to "entertain and display verbal virtuosity" (p. 36).

¹ G. Cunningham, "Deliver me from Evil" Mesopotamian Incantations 2500–1500 BC. SP 17 (Rome 1997); P. Xella et al. (eds.), *Magic in the ancient Near East. Studi Epigrafici e Linguistici* 15 (1998); G. Cunningham, *Religion and magic: Approaches and theories* (New York 1999).

² N. Wasserman, *Style and form in Old-Babylonian literary texts* (Leiden forthcoming).

In "Freud and Mesopotamian magic" (pp. 49–55) M. J. Geller attempts to assess the psychological impact of magic on Mesopotamian society as a whole, and on the individual's psyche within it in particular.

Mind-body interactions are also the topic of M. Stol, "Psychosomatic suffering in ancient Mesopotamia," (pp. 57–68). Stol presents different cases of somatic diseases described in diagnostic texts, such as impotence, which were expressed in terms of fear and social dejection.

The complex relation of the *āšipu* and the *asû*, is the theme of J. A. Scurlock's, "Physician, Exorcist, Conjurer, Magician: A Tale of Two Healing Professionals" (pp. 69–79). Allowing into the discussion previously ignored colophons of key medical compendia, Scurlock shows that one can not separate the *āšipu* from the *asû* by designating diagnostic omens to the former and therapeutic texts to the latter. The two professions, argues Scurlock, should be conceived as constituting a complementary relationship, namely the *āšipu* was a physician, and the *asû* a pharmacist (p. 78).³

Tz. Abusch, "Witchcraft and the anger of the personal god" (pp. 83–121), describes a process in which "traditional texts were rewritten to include witchcraft". These textual revisions, claims Abusch, "attest to changes in thought and practice ... [and] reflect ... an increasing concern or belief in witchcraft and a change in Mesopotamian religious thought" (p. 104). The growing sense of threat caused by witchcraft was projected to the theological sphere where different evils and calamities that were originally attributed to entities of the divine realm, especially to the anger of the personal god, began to be interpreted as induced by witches.

In "How the Babylonians protected themselves against calamities announced by omens" (pp. 123–129), S. M. Maul concentrates on the 'logic of the ritual' and demonstrates how each stage of the Mesopotamian mental construction of evil and protection against evil had its material counterpart in the Namburbi ritual procedures. The social and political 'cleansing' and 'stabilizing' role of these rituals in Mesopotamian society are also discussed (pp. 127–129).

A. Livingstone's "The magic of time" (pp. 131–137) examines some temporal expressions found in magical texts and mentions the need to know the appropriate moments for particular magical actions.

The subject of K. van der Toorn, "Magic at the cradle: A reassessment" (pp. 139–147) is the small group of incantations against crying babies. Van der Toorn observes that a common theme, namely the disturbed gods of the house, connects the two different incantations of BM 12269; against Lamaštu's evil eye⁴ and a baby incantation. The author suggests that "the *ili bitim* ... refers to the ancestor (or collectivity of ancestors) of the

³ A support to Scurlock's thesis is provided by the Old-Babylonian epistolary corpus. Examination of the Mari letters led J.-M. Durand and D. Charpin (ARM 26/1, p. 557) to the conclusion that in the Old-Babylonian period the *asû* and the *āšipu* formed an opposition comparable to that which existed in the *Ancien Régime* between the 'chirurgien' and the 'médecin'. I. L. Finkel, On Late Babylonian medical training, in A. R. George/I. L. Finkel (eds.), *Wisdom, gods and literature* (= *Studies Lambert*) (Winona Lake 2000) 146, arrived at different, if not contradictory conclusion, namely that the distinction between the two professions was "essentially between 'physician' and 'conjurer'", and that this formal division is even mirrored in the shape of the Neo-Babylonian tablets. Tablets of 'portrait' or vertical orientation belonged to *asûtu*, whereas tablets of 'landscape' or horizontal orientation pertained to *āšipûtu*.

house, i.e. the family" (p. 145), and that the main concern of the baby incantations is the "historical continuity of the family", since "the excessive crying of babies is taken as a potential threat to the harmony between the dead and the living" (p. 147).

The main conclusion of E. A. Braun-Holzinger, "Apotropaic figures at Mesopotamian temples in the third and second millennia" (pp. 149–172) is that "many of the apotropaic figures set up at the facades of Mesopotamian public buildings derive from the figure types of the Early Dynastic and Akkadian contest scenes ... [which are] quite different from the Early Sumerian animal frieze" (p. 167).

In "The poetics of spells: Language and structure in Aramaic incantations of Late Antiquity. 1: The divorce formula and its ramifications" (pp. 173–195) Sh. Shaked elaborates on the poetic and rhetorical functions of magical formulae attested in divorce spells used to drive away demons from possessed patients. This study proves the deep conceptual resemblance between magical and legal procedures, also apparent in Babylonian anti-witchcraft compositions.

In her article "Interrelations between Mandaic lead rolls and incantation bowls" (pp. 197–209) Ch. Müller-Kessler investigates different lists of demon names occurring in Mandaic lead rolls and Aramaic incantation bowls. The author suggests that "... in some parts of these Mandaic magic texts of Late Antiquity a continuation of a much older Babylonian magical tradition can be recognized" (p. 208).

I. L. Finkel, "On some dog, snake and scorpion incantations" (pp. 213–250) presents in copy and edition 16 Old- and Late-Babylonian incantations against venomous and dangerous creatures. Note especially the colophon of BM 79949 (Text 7a) *ka-i-ni-ma tu-ni-nu-ra*, which conclusively confirms the reading *ka-inim-ma* against *inim-inim-ma*.

A. Cavigneaux, "A scholar's library in Meturan? With an edition of the tablet H 72 (Textes de Tell Haddad VII)" (pp. 251–273) examines the Old-Babylonian literary lot excavated in Mē-turan, and discusses the formula *arahhi ramānī arahhi pagrī*, "I impregnate my self, I impregnate my body", which is understood as "a self-immunisation formula, a kind of vaccination to which the exorcist submitted himself before starting any treatment ..." (p. 255).⁵

W. W. Hallo, in "More incantations and rituals from the Yale Babylonian Collection" (pp. 275–289) offers editions with copies of two Old-Babylonian *Lamaštu*-incantations and a late astronomical omen tablet (published with Izabela Zbikowska). Additional magical texts awaiting publication in the Yale collection are mentioned by Hallo on p. 276, n. 13.

The last contribution to this volume is W. G. Lambert's "Marduk's Address to the Demons" (pp. 291–296). The author outlines the different sections of the text, and analyzes its relation to other series. The magical purpose of the invocation "I am Asalluhi" is also discussed.

Mesopotamian Magic is pronounced to be the first volume of Studies in Ancient Magic and Divination. If we are to judge the project by this excellent collection of articles, it is the beginning of a beautiful series.

NATHAN WASSERMAN – Jerusalem

⁴ For which see now J. N. Ford, "Ninety-Nine by the Evil Eye and One from Natural Causes": KTU² 1.96 in its Near Eastern context, UF 30 (1998) 201–278.

⁵ With regard to Cavigneaux' proposal to read the first two lines of AUAM 73 2416 (p. 270, n. 87), cf. J.-M. Durand/M. Guichard, *Les rituels de Mari, Florilegium Marianum III* (Paris 1997) 22 n. 25.